LES VICTIMES CLOITRÉES,

DRAME EN QUATRE ACTES,

ET EN PROSE;

Représenté pour la première fois au Théâtre de la Nation, au mois de mars 1791.

Par M. MONVEL.

Prix, 1 liv. 5 s.

BIBLIOTECA NAZIONALE BRAIDENSE
NAPOLI

A BORDEAUX;

se trouve

A PARIS,

Chez LEPETIT, Commissionnaire en Librairie, rue de Savoie, nº. 10.

1762.

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-ALBAN.

Madame DE SAINT-ALBAN.

M. DE FRANCHEVILLE, frère de Madame de Saint-Alban.

DORVAL, jadis négociant, promis autrefois à Eugénie, depuis novice au couvent des Dominicains, et à la veille de prononcer ses vœux.

EUGÉNIE, religieuse enfermée dans un des cachots monastiques que l'on nomme *vade in pace* d'un couvent de religieuses séparé par un mur mitoyen de celui des Dominicains.

PICARD, vieux domestique qui a vu naître M. de Francheville et madame de St.-Alban.

Le père LAURENT, supérieur des Dominicains et confesseur de madame de St.-Alban.

Le père LOUIS, jeune Dominicain.

Le père ANASTASE, procureur.

Le père ANDRÉ, célerier.

Le père AMBROISE, maître des novices.

DOMESTIQUES de M. de St.-Alban.

TROUPE DE GARDES NATIONAUX.

La scène est dans une ville de province.

LES VICTIMES CLOITRÉES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet de M. DE FRANCHEVILLE. Au dessus d'un secrétaire est appendu le portrait d'une jeune personne.

SCENE PREMIERE.

PICARD seul.

Il va donc revenir ! je vais donc le revoir, le cher M. de Francheville! Ah !comme ce moment-là me tardoit !... Je veux qu'il trouve tout en ordre... qu'il reconnoisse à l'arrangement, au soin qu'on a eu de toutes choses, son vieil ami, son bon Picard.... Comme il va m'embrasser !.... et comme je le lui rendrai !... Voilà des livres à remettre dans la bibliothèque... Ce cher enfant! je l'ai vu naître, et je me disois, lorsqu'il étoit encore tout petit : « Ce garçon-« là aura de l'esprit, un excellent cœur ; il fera parler de « lui dans le monde » ; et je ne me suis pas trompé.... Le voilà élu maire de notre ville, place honorable assurément, et qui prouve dans quelle estime il est parmi ses concitoyens.... Eh bien, qu'est-ce que je fais? le tapis de pied sur le bureau où il écrit !... Le plaisir... l'excès de la joie me tournent la tête, ils me la tournent, en vérité.... S'il m'entendoit parler ainsi tout seul, il se moqueroit de moi, j'en suis sûr.... il riroit.... Eh bien oui, monsieur, riez... plaisantez-moi tant qu'il vous plaira... mais il y a quinze mois que je ne vous ai vu, quinze mois après le moment où je vous reverrai.... je n'ai personne ici à qui parler de vous, et j'en parle tout seul, parce que mon cœur a besoin de s'épancher ; et les paroles ne sont jamais perdues, quand elles partent du cœur et qu'on parle de ceux qu'on aime. Riez à présent, riez, si cela vous amuse.

SCENE II.

PICARD, LES DOMESTIQUES.

LE PREMIER LAQUAIS.

Tout est arrangé là-bas, M. Picard; avez-vous quelques nouveaux ordres à me donner?

PICARD.

Des ordres, mes bons amis! il ne m'appartient pas d'en donner. Je suis votre égal, domestique comme vous; je ne donne point d'ordres, je prie.

LE SECOND LAQUAIS.

Oh oui, domestique comme nous! ah! nous vous connoissons et nous savons nous connoître... mais il y a quarante ans que vous êtes dans la maison; vous avez vu naître M. de Francheville et sa sœur madame de St.-Alban. On vous regarde ici plutôt comme un ami que comme un serviteur; on ne fait rien sans vous consulter; vous avez toute la confiance des maîtres... c'est juste, au reste, et vous la méritez. Personne n'est jaloux, et il ne peut vous arriver autant de bien que nous vous en souhaitons.

PICARD.

Je vous remercie, mes amis, et j'espère que je serai toujours digne des bons sentimens que vous me témoignez. L'appartement de M. de St.-Alban est-il prêt?

LA FEMME DE CHARGE.

Oui, et celui de madame aussi... Oh! à cet égard-là du moins, on n'aura pas lieu de nous quereller.

PICARD.

Est-ce que Monsieur gronde jamais?

LA FEMME DE CHARGE.

M. de St.-Alban? c'est bien le meilleur homme! il n'y a pour la bonté que votre maître M. de Francheville qu'on puisse lui comparer. Est-ce qu'il a jamais la force de se mettre en colère, d'avoir une volonté à lui? S'il n'étoit pas si doux, si complaisant, si bon; si une fois dans sa vie il avoit su se faire obéir, nous n'aurions pas perdu notre aimable, notre charmante demoiselle.

PICARD.

Paix, taisez-vous, ne parlez pas de ça.

LA FEMME DE CHARGE.

C'est plus fort que moi, M. Picard, toutes les fois que je viens ici, il faut que je lève les yeux sur ce cher portrait

qui nous représente si bien notre adorable Eugénie, et chaque fois que je la regarde, il faut que j'en parle, c'est plus fort que moi.

PICARD.

La voilà... c'est bien elle...

LE SECOND LAQUAIS.

Jeune... riche... belle... et mourir!

LA FEMME DE CHARGE.

Non, voyez-vous, je vivrois des siècles, que je ne le pardonnerois jamais à madame de St.-Alban.

PICARD.

Laissez cela.

LA FEMME DE CHARGE.

C'est son hypocrite de confesseur, c'est ce doucereux père Laurent qui est la cause de tout cela.

LE PREMIER LAQUAIS.

Il n'aimoit pas le prétendu de mademoiselle.

LE SECOND LAQUAIS.

Il ne pouvoit pas souffrir M. Dorval; je sais cela, moi.

LA FEMME DE CHARGE.

Et moi donc! est-ce qu'il n'étoit pas toujours à dire à madame: « Madame la comtesse par-ci, madame la comtesse par-là ». Il avoit peur qu'elle oubliât ses titres... « Une « femme de votre naissance, une dame de votre rang; et ce « petit Dorval, un roturier, un négociant... un homme de « rien ». Et madame, qui est naturellement fière et entichée de sa noblesse... Ah! la voilà bien attrapée, à présent que nous sommes tous égaux; je suis curieuse de la revoir pour savoir comme elle a pris tout cela.

PICARD.

Laissons cela, je vous prie: madame peut avoir ses défauts; n'avons-nous pas les nôtres, et pouvons-nous lui faire un crime de tenir à des idées qui sont nées avec elle, que tout ce qui l'entouroit a nourri dan son ame, que des siècles entiers, l'aveu des rois et le consentement des peuples sembloient autoriser? Ce n'est qu'avec le temps que la raison triomphe de l'habitude, et nous renonçons difficilement à des préjugés qui nous flattent. Soyons justes, mes amis; nous avons notre orgueil comme ils ont le leur, et nous le prouvons bien par la joie que nous ressentons d'avoir su les forcer à redescendre vers nous, puisqu'ils n'ont pas eu la sagesse de nous élever jusqu'à eux. Dailleurs, combien ce qu'a pu vous faire souffrir la vanité de madame de St.-Alban n'étoit-il pas adouci par l'affabilité

de son époux, par les soins bienfaisans de son frère, de M. de Francheville?

TOUS.

Oh! c'est vrai cela, c'est vrai.

PICARD.

Eh bien! en faveur des vertus du frère et des excellentes qualités du mari, faisons grace aux foiblesses de la femme; songeons que nous-mêmes nous avons besoin d'indulgence, et rougissons d'avilir à nos propres yeux ceux dont nous ne rougissons pas d'accepter les bienfaits.

TOUS.

Il a raison, il a raison.

LA FEMME DE CHARGE.

Moi, j'aime madame de tout mon cœur; elle a des défauts... mais je les lui passe... Pour ce qui est de son confesseur, je le déteste... Vous aurez beau dire, M. Picard, mais je le déteste.

LE PREMIER LAQUAIS.

Le P. Laurent, je ne puis pas le voir.

LE SECOND LAQUAIS.

En général je n'aime pas le froc, mais ce moine-là surtout, c'est mon antipathie!

PICARD.

Oh! je vous abandonne le P. Laurent; il ne me plaît pas plus qu'à vous. A la veille de son mariage, sans lui, mademoiselle n'eût pas été mise au couvent; sans lui, elle vivroit encore... Mais je crois, mes amis, que l'instant approche où M. de Francheville... Quatre heures... Il ne tardera pas à arriver. M. et Madame de St.-Alban ne pourront guère être ici qu'à sept heures; je ne les attends pas plus tôt. Visitez la maison, voyez par-tout, je vous en prie; que rien ne manque. Absens de nous depuis un an, que monsieur et madame s'aperçoivent que le temps et l'éloignement n'ont rien diminué de notre zèle.

TOUS.

Nous y allons, nous y allons.

LE PREMIER LAQUAIS à Picard.

Et savez-vous des nouvelles de M. Dorval?

PICARD.

Il est toujours ici-près... dans ce couvent où il s'étoit retiré lorsque nous perdîmes Eugénie.

LA FEMME DE CHARGE.

Et sa raison est-elle revenue?

PICARD.

Je ne crois pas... puisqu'il s'obstine à prononcer ses vœux... puisqu'il n'est point encore désabusé du P. Laurent.

LE SECOND LAQUAIS.

Ce pauvre M^r. Dorval ! (il montre le portrait.) Voilà pourtant son ouvrage; jamais portrait ne fut plus ressemblant.

LA FEMME DE CHARGE.

Cela pouvoit-il être autrement? c'est un amant qui le traçoit... Comme elle étoit belle !.. Non, jamais, jamais je ne pardonnerai au P. Laurent. (Elle sort.)

PICARD au premier Laquais.

Portez ces livres à la bibliothéque, j'irai les ranger.

LE PREMIER LAQUAIS.

J'y vais. (Il sort.)

PICARD au second Laquais.

On soupera de bonne heure... Avertissez que tout soit prêt à huit heures au plus tard.

LE SECOND LAQUAIS.

Soyez tranquille. (Il sort.)

SCENE III.

PICARD seul.

Ce sont de bonnes gens; mais la médisance... ah ! il faut qu'elle aille toujours son train.

SCENE IV.

PICARD, LE PREMIER LAQUAIS.

LE PREMIER LAQUAIS.

Monsieur Picard, un religieux du couvent qui est ici-près, demande à vous parler.

PICARD.

Un religieux?

LE PREMIER LAQUAIS.

Oh ! ce n'est pas le P. Laurent, n'ayez pas peur; celui-ci a une physionomie qui prévient en sa faveur. Sur ce que je lui ai dit que Monsieur n'étoit pas encore arrivé, il m'a répondu qu'il seroit bien aise de causer un moment avec vous.

PICARD.

Je vais le trouver.

LE PREMIER LAQUAIS.

Il est là. Entrez, mon père. (Il sort.)

SCENE V.

PICARD, LE PERE LOUIS.

PICARD.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur?

LE P. LOUIS.

On m'a dit en bas que M. de Francheville n'étoit pas encore de retour. Pourrois-je savoir de vous, monsieur, l'heure précise de son arrivée?

PICARD.

Nous l'attendons de moment en moment... Mais l'heure où il arrivera... Vous savez, mon père, qu'en voyage on dépend des évènemens; une poste mal servie, de mauvais chemins, des chevaux détestables, une roue, un essieu... il arrive tant d'accidens!...

LE P. LOUIS.

Vous avez raison, mais il sera ici aujourd'hui?

PICARD.

Nous l'espérons... Mais vous avez quelque chose à lui dire?

LE P. LOUIS.

Oui, il faut que je lui parle.

PICARD.

Attendez-le ici. D'après la lettre qu'il m'a écrite, il ne peut pas tarder.

LE P. LOUIS.

Notre supérieur ne me sait pas dehors. Je suis sorti sans permission... Il y auroit du danger pour moi à faire une trop longue absence.

PICARD.

Permission pour aller à deux pas?.... mais c'est une chaîne que cela. C'est le P. Laurent, le confesseur de notre maîtresse, qui est votre supérieur?

LE P. LOUIS.

Oui... et il ne m'aime pas.

PICARD.

En vérité?... Touchez-là, vous serez de mes amis; vous êtes un honnête homme.

LE P. LOUIS.

Il me paroît que vous connoissez le P. Laurent; mais chut! gardez-moi le secret.

PICARD.

Allons donc... On ne doit pas souhaiter de mal à son prochain... mais dans l'incendie qui dernièrement a consumé une partie de votre couvent, et dont quelques-uns de vos pères ont été les victimes.... j'ai vu bien des gens qui regrettoient... suffit... je m'entends.

LE P. LOUIS.

Il étoit à la campagne, et n'a couru aucun danger.... Mais cet évènement pourroit en faire naître auxquels il ne lui seroit pas si facile de se soustraire.

PICARD.

Que voulez-vous dire?

LE P. LOUIS.

Je ne puis m'expliquer, et j'en aurois trop dit, peut-être, si je ne parlois pas à un honnête homme, à un homme prudent et discret.

PICARD.

Je n'en veux pas savoir davantage.

LE P. LOUIS.

M. de Francheville votre maître aime beaucoup M. Dorval, un homme charmant, riche, un négociant bien famé, qui venoit fréquemment ici!

PICARD montrant le portrait d'Eugénie.

Il devoit épouser cette jeune personne dont vous voyez là le portrait; oui, notre maître aimoit beaucoup M. Dorval, je suis bien sûr qu'il l'aime encore... C'est un de ces hommes pour lesquels on ne peut jamais se refroidir.

LE P. LOUIS.

Je pense comme vous. Vous savez qu'il est dans notre maison?

PICARD.

Le désespoir d'avoir perdu celle qu'il adoroit lui a tourné la tête, je le sais; il s'est jeté dans votre couvent.

LE P. LOUIS.

Et c'est demain qu'il prononce ses vœux.

PICARD.

Demain?

LE P. LOUIS.

Oui; le P. Laurent qui s'est emparé de l'esprit de M. Dorval, a trouvé moyen d'abréger son noviciat. Dorval, toujours plongé dans la mélancolie, n'envisageant le

monde qu'avec horreur, regardant comme le bien suprême la certitude d'habiter à jamais un lieu voisin de celui qui renferme la cendre de l'objet qu'il aime encore; (car vous savez qu'un mur mitoyen nous sépare seul du couvent....)

PICARD.

De ces religieuses qui ont reçu les derniers soupirs de notre pauvre Eugénie, je le sais... Il est sous la direction du P. Laurent, ce couvent-là.

LE P. LOUIS.

Oui... sous sa direction... c'est tout dire.

PICARD.

Eh bien, mon père, M. Dorval?

LE P. LOUIS.

Il seconde lui-même les vues de notre supérieur; il presse avec ardeur l'instant où il perdra sa liberté, où il faudra que, renonçant à lui-même, il s'asservisse pour jamais aux caprices, aux ordres arbitraires au joug tyrannique d'un homme rarement sensible, souvent injuste, et livré presque toujours aux passions du monde qu'il caresse dans son cœur, et qu'il punit dans tout ce qui l'environne.

PICARD.

Vous connoissez bien vos confrères à ce qu'il me paroît... Et c'est demain que ce pauvre M. Dorval... tant d'amabilité, de lumières, d'esprit, une fortune si considérable, ensevelir tout cela dans un cloître!

LE P. LOUIS.

L'amabilité, l'esprit, les lumières, ne sont pas ce qui l'ont fait desirer de ceux qui nous gouvernent... Mais il est immensément riche... et c'est ce qu'on n'ignoroit pas.

PICARD.

Fort bien!

LE P. LOUIS.

Mais votre maître n'arrive point, et si l'on s'aperçoit au couvent que je suis sorti... il faut absolument que je vous quitte... J'aurois bien voulu cependant parler à M. de Francheville.

PICARD.

D'un instant à l'autre il peut être ici..... Mais ce que vous avez à lui dire... ne pourrois-je pas...?

LE P. LOUIS.

Mon ami, il faut que je lui parle... l'heure me presse... obtenez de lui, aussi-tôt après son arrivée, qu'il se transporte

porte à mon couvent... que je puisse le voir du moins avant la fin du jour. Ce que j'ai à lui dire est d'une importance !... c'est M. Dorval qu'il s'agit d'obliger. M. de Francheville demandera le P. Louis.

PICARD.

Le P. Louis !... je m'en souviendrai.

LE P. LOUIS.

Adieu. Ne dites pas que vous m'avez vu. Je n'ai pas besoin de vous recommander le secret sur la manière dont je vous ai parlé de notre supérieur.

PICARD.

N'ayez pas d'inquiétude. On n'est pas arrivé à mon âge sans savoir apprécier ce qu'il faut dire ou ce qu'il faut taire.

LE P. LOUIS.

Adieu, M. Picard.

PICARD.

Mon, père je vous salue ; (il le reconduit jusqu'à la porte.) traversez le jardin pour n'être pas vu... Descendez... là... fort bien.

SCENE VI.

PICARD seul.

Allons, en voilà un qui ne sera pas fâché si ce qu'on nous mande de Paris est mis à exécution... je crois qu'il aura bientôt changé d'habit... Ce P. Laurent, avec son œil en dessous, sa mine composée... un couvent de religieuses à côté du sien... nulle autre séparation qu'un mur mitoyen... tout cela m'a bien l'air... Ah Picard ! Picard ! ce que vous dites-là n'est pas charitable... Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'on a de dispositions à mal penser de son prochain... Mais qu'est-ce que c'est ?... j'entends du bruit... on parle haut sur l'escalier... le tumulte redouble... seroit-ce M...

SCENE VII.

PICARD, LES DOMESTIQUES, M. DE FRANCHEVILLE.

Les portes s'ouvrent, les domestiques entrent en foule.

LES DOMESTIQUES à Picard.

Le voilà, le voilà, M. Picard, voilà Monsieur...

PICARD allant à M. de Francheville.

Mon maître, mon cher maître ! (Tous les domestiques entourent M. de Francheville, lui témoignent le plus tendre attache-

ment, et lui leur donne des marques de toute sa sensibilité.) Vous voilà, Monsieur, à la fin vous voilà ! soyez le bien venu !

M. DE FRANCHEVILLE.

C'est toi, mon bon Picard... Bon jour, mon vieil ami; comment te portes-tu ?

PICARD.

A merveille, monsieur, à merveille ; et vous ?

M. DE FRANCHEVILLE.

Bien, mon, ami, bien ; enchanté de te revoir, ainsi que vous tous, mes enfans.

TOUS.

Et nous donc, monsieur, et nous !

LE PREMIER LAQUAIS.

Vous avez fait un bon voyage, Monsieur ?

M. DE FRANCHEVILLE.

Excellent.

LA FEMME DE CHARGE.

La traversée a-t-elle été longue ?

M. DE FRANCHEVILLE.

Longue et pénible... près de deux mois.

LA FEMME DE CHARGE.

Vous devez être bien fatigué ?

M. DE FRANCHEVILLE.

Moi ? pas du tout ; est-ce que je ne suis pas fait à la peine ?

LA FEMME DE CHARGE.

N'importe, on n'est pas de fer... mais vous vous reposerez ici.... nous aurons bien soin de vous. C'est un songe quasiment de vous voir... Ce pauvre cher homme ! savez-vous bien qu'il y a près de deux ans que vous nous avez quitté ?

M. DE FRANCHEVILLE.

Oui, mes amis, je me suis bien aperçu que vous me manquiez, et c'est avec un plaisir bien vif que je me retrouve au milieu de vous. Mon frère et ma sœur ne sont pas encore arrivés ?

PICARD.

Ils ne tarderont pas ; je suis sûr qu'avant une heure ils seront ici : ils ne voudront pas certainement être des derniers à vous féliciter sur votre nouvelle dignité.

M. DE FRANCHEVILLE.

Je dois de véritables actions de graces à mes concitoyens... Ordinairement on oublie les absens ; ils ont daigné se souvenir de moi... ils m'ont élu maire de notre ville...

PICARD.

Vous n'auriez pas eu la préférence si l'on eût connu un plus honnête homme... Mes amis, Monsieur peut avoir besoin d'être seul; il vous reste là-bas bien des choses à faire, et je crois qu'il seroit à propos...

LE PREMIER LAQUAIS.

Je me charge de vider la voiture.

LA FEMME DE CHARGE.

Je vais vous aider.

LE SECOND LAQUAIS.

Si Monsieur souhaitoit quelque chose, nous sommes là.

M. DE FRANCAEVILLE.

Picard va rester avec moi... Allez, mes amis; je rapporte des pays lointains de quoi vous prouver que le tems et la distance ne vous ont point effacés de ma mémoire.

SCENE VIII.

M. DE FRANCHEVILLE, PICARD.

PICARD.

Vous êtes toujours le même; vous vous oublieriez pour ne vous occuper que des autres.

M. DE FRANCHEVILLE s'asseyant.

Et sans les autres, que ferois-je de moi? Se faire aimer, c'est jouir; et pour goûter ce bonheur, il faut savoir aimer soi-même... Mais viens donc, que je t'embrasse.

PICARD.

Mon cher maître!

M. DE FRANCHEVILLE.

Il y a bien long-tems que je ne t'ai vu; il y a bien long-tems que tu ne m'as grondé!

PICARD.

Ah! grondé!

M. DE FRANCHEVILLE.

Oui, oui, quelquefois... tu me vois toujours haut comme cela... mais tu as souvent raison; car, avec les meilleures intentions du monde, il m'arrive de faire de fréquentes sotises.

PICARD.

Je suis encore à m'en apercevoir... mais ce n'est pas assez que vous ayez toujours raison, il faut que vous empêchiez vos amis d'avoir tort: vous ne devez pas vous

contenter de faire toujours bien; il faut que vous sauviez les autres du danger de mal faire.

M. DE FRANCHEVILLE.

Explique-toi?

PICARD.

Ce digne homme, cet homme aimable, votre meilleur ami, M. Dorval...

M. DE FRANCHEVILLE.

Tais-toi... je ne voulois pas te parler d'Eugénie.... je m'efforçois d'écarter tout ce qui pouvoit nous rappeler un souvenir si cher!

PICARD.

Je ne dirai plus rien.

M. DE FRANCHEVILLE.

Ah! il n'est plus tems! tu as commencé, achève. Oui, parlons d'elle, parlons de ma nièce, de mon aimable et malheureuse Eugénie... Nous l'avons donc perdue!

PICARD.

Il y a près d'un an.

M. DE FRANCHEVILLE.

Ah! ma sœur, ma sœur! pourrez-vous jamais vous le pardonner?

PICARD.

Il n'y avoit pas six semaines que vous étiez parti, que Madame suppose la nécessité d'un voyage à Paris. M. de St.-Alban, qui n'a jamais osé la contredire, y souscrit... mais on ne peut pas emmener Eugénie, on ne le peut pas. Son père demande timidement quelle raison s'y oppose... Il y a là un confesseur, qui de l'œil et de la tête semble dire que la chose est impossible; et *cela ne se peut pas* est l'unique réponse que reçoit M. de St.-Alban.

M. DE FRANCHEVILLE.

Je l'ai toujours détesté, ce directeur si doucereux, si souple.

PICARD.

Détesté!... pas plus que moi, je vous en réponds. On parle de mettre Mademoiselle au couvent jusqu'au retour de Monsieur et de Madame; et le convent, c'est le moine hypocrite qui est chargé de le choisir; et la préférence est donnée, comme de raison, à la maison religieuse contigüe à son monastère, et dont l'abbesse est sous sa direction. Tout est préparé; Eugénie pleure, se désespère... Madame de St.-Alban monte en voiture, après s'être assurée que sa fille est séparée du monde par une grille insurmontable. Mais, ce qui m'a surpris, ce dont je ne puis encore

me rendre raison, c'est qu'en partant, elle enjoint à l'abbesse que personne ne puisse approcher Eugénie, pas même M. Dorval, qui cependant, en qualité d'époux futur, méritoit bien un exception.

M. DE FRANCHEVILLE.

Cet ordre m'a paru aussi singulier qu'à toi... Dorval me l'écrivit... mais je regardai cette défense comme un reste de l'humeur que donnoit à ma sœur une alliance qui contrarioit son orgueil. Fière de sa noblesse, l'esprit de Dorval, ses mœurs, la considération dont il jouissoit, sa fortune immense, ne paroissoient point à ma sœur un équivalent à la naissance qu'elle se croyoit en droit d'exiger de son gendre. Dorval adoroit sa fille, Dorval en étoit aimé, St.-Alban consentoit à leur union, j'en sollicitois vivement l'assurance, mais rien ne nous l'eût obtenue, si je n'eusse menacé de faire passer à d'autres la riche succession que j'avois destinée à ma chère Eugénie.

PICARD.

On avoit cédé dans le tems à la force, mais vous étiez parti, et le confesseur avoit tout bouleversé. Ce pauvre M. Dorval, il se désespéroit; je le consolois de mon mieux, mais j'eus bientôt moi-même besoin de consolations... Mademoiselle est incommodée... la maladie fait des progrès rapides... elle est contagieuse.... défense d'approcher Eugénie... Je m'obstine, je veux la voir... elle est morte... trois jours... trois jours à peine... et cette pauvre Eugénie est dans la tombe. J'en pensai perdre la raison... J'écris dans l'instant à Paris... Madame... oh! il faut lui rendre justice... aussi-tôt qu'elle eut appris cette nouvelle affreuse, elle revint en ces lieux... Elle étoit inconsolable, et nous crûmes qu'elle suivroit sa fille au tombeau. Pour M. Dorval, je ne vous peindrai point son désespoir; mais ce que je n'ai jamais conçu, c'est que le P. Laurent avoit toute sa confiance. C'est dans le sein de celui dont les conseils l'avoient séparé d'Eugénie... qu'il fut déposer le poids de sa douleur, et chercher des consolations... Enfin j'apprends que M. Dorval renonce au monde; c'est demain, Monsieur, demain qu'il prononce ses vœux.

M. DE FRANCHEVILLE.

Demain! Dorval! grand Dieu!

PICARD.

Un religieux, un des pères de la maison qu'il a choisie, sort d'ici dans l'instant. Il voudroit vous parler. Il a l'air d'un honnête homme. Ce qu'il prétend vous dire, est, m'a-t-il assuré, de la dernière importance. C'est de M.

Dorval qu'il veut vous entretenir... il vous attend à son couvent. Vous demanderez le P. Louis.

M. DE FRANCHEVILLE.

J'y cours; je ne souffrirai pas... Dorval!... je veux savoir...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE PREMIER LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur... Monsieur... voilà M. et Madame de St.-Alban, la voiture entre dans la cour.

M. DE FRANCHEVILLE.

Ma sœur!... Je vole dans ses bras... Elle a reconnu ses torts... elle a pleuré sa fille... cette idée me réconcilie avec elle... (Voyant le portrait.) O ma pauvre Eugénie! mais cette image trop frappante renouvelleroit les douleurs de la mère; (il tire un rideau sur le tableau.) dérobons à ses regards tout ce qui nous reste de l'objet le plus cher... Picard, j'irai trouver Dorval... je lui parlerai... je saurai l'arracher... Mes amis, souvenez-vous de bien recevoir madame de St.-Alban. Elle a de l'orgueil, je le sais, de fausses idées de piété, un entêtement ridicule pour son adroit et rusé directeur; mais quand le cœur est bon, on doit faire grace aux torts de l'esprit.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

M. et Madame DE SAINT-ALBAN, M. DE FRANCHEVILLE, PICARD, LES AUTRES DOMESTIQUES.

Madame DE SAINT-ALBAN en habit de voyage, et se jetant dans un fauteuil.

Ah! quel tumulte! quelle cohue! quelle joie bruyante!... Je me sauve ici; j'espère qu'ils ne m'y poursuivront pas...

M. DE SAINT-ALBAN.

Mais ma femme.

M. DE FRANCHEVILLE.

Mais ma sœur.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Ah ciel! quoi, les voilà encore!...

PICARD.

Non, Madame, vous ne vous déroberez pas aux témoignagnes de notre tendresse.

LA FEMME DE CHARGE.

Vous ne rejeterez pas les preuves de notre affection.

LE PREMIER LAQUAIS.

De notre plaisir.

LE SECOND LAQUAIS.

De notre amitié.

Madame DE SAINT-ALBAN.

De leur amitié? Et depuis quand sommes-nous si bons amis?

M. DE SAINT-ALBAN.

C'est leur cœur qui parle.

M. DE FRANCHEVILLE.

De bons cœurs, qui vous aiment.

PICARD.

Il y a près d'un an que nous ne vous avons vue.

LA FEMME DE CHARGE.

Et quand on est si long-tems loin de ses maîtres...

LE PREMIER LAQUAIS.

Il est tout simple de leur témoigner qu'on a du plaisir à se trouver près d'eux.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Soit, mais ce plaisir-là peut se marquer d'une manière un peu plus respectueuse... Je vous sais gré de ce que vous appelez votre amitié... mais je ne suis pas faite encore à l'espèce d'intimité que vous voulez établir entre nous... Allez, mes enfans, allez vaquer à vos devoirs, cela sera beaucoup plus à sa place que la joie désordonnée à laquelle vous vous livrez en ce moment.

LA FEMME DE CHARGE à M. de Francheville en s'en allant.

Vous ne nous avez pas reçu comme ça, Monsieur.

LE PREMIER LAQUAIS en s'en allant.

Voilà de l'amitié bien récompensée.

LE SECOND LAQUAIS.

Nous nous en corrigerons. (Il sort.)

SCENE II.

M. et Madame DE SAINT-ALBAN, M. DE FRANCHEVILLE, PICARD.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Qu'est-ce qu'il dit?

M. DE SAINT-ALBAN.

Il dit, ou du moins il doit penser qu'on auroit tort de vouloir être aimé, quand on n'a rien fait pour l'être.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Oh! je sais bien, Monsieur, que vous leur avez rendu leurs caresses.

M. DE FRANCHEVILLE.

Et moi aussi, ma sœur.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Pour vous, mon frère, je n'en doute pas.

M. DE FRANCHEVILLE.

Et vous me rendez justice.

Madame DE SAINT-ALBAN.

C'est sans doute par vos conseils qu'ils viennent d'essayer avec moi des prérogatives de l'heureuse égalité qui règne à présent entre nous.

M. DE FRANCHEVILLE.

On ne conseille pas l'impulsion du cœur. Je les ai enhardis à vous exprimer la joie que leur inspiroit votre retour. Si j'avois prévu votre accueil, je leur aurois donné des avis tout contraires.

Madame

Madame DE SAINT-ALBAN.

Picard, le P. Laurent est-il prévenu de mon arrivée?

PICARD.

Je l'ignore, Madame.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Est-ce qu'on n'a pas été tous les jours s'informer de sa santé?

PICARD.

Elle n'a souffert aucune altération, Madame.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Le ciel en soit loué! Allez de ce pas lui dire que je suis ici, et que je ne pourrai jamais le revoir assez tôt.

M. DE FRANCHEVILLE.

Ne craignez rien, ma sœur, il ne se fera pas attendre.

(Picard sort.)

SCENE III.

M et Madame DE SAINT-ALBAN, M. DE FRANCHEVILLE.

Madame DE SAINT-ALBAN.

J'ai frémi lorsque j'ai appris l'accident affreux qui a livré aux flammes la sainte maison qu'il habite.

M. DE FRANCHEVILLE.

Le dommage a, dit-on, été considérable. Une aile entière du couvent, et celle précisément où demeure votre directeur, a été la proie de l'incendie.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Le saint homme a prié, et la flamme a cessé ses ravages.

M. DE SAINT-ALBAN.

Le saint homme a prié, ma chère amie, et les secours publics ont seuls arrêté l'incendie.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Plaît-il, Monsieur?

M. DE FRANCHEVILLE.

Laissons-là le P. Laurent, et permettez-moi, ma sœur, de vous faire remarquer qu'il y a près de deux ans que je ne vous ai vue, et que vous ne m'avez pas encore embrassé.

Madame DE SAINT-ALBAN.

C'est l'incroyable explosion de vos gens et des miens qui seule m'attire ce reproche... Vous savez bien, mon frère, que je vous aime toujours.

M. DE FRANCHEVILLE.

J'ai besoin quelquefois que vous m'en assuriez.

M. DE SAINT-ALBAN.

Vous avez tort, Francheville, les sentimens de ma femme à votre égard ne sont pas équivoques.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Eh! croyez qu'il n'en doute pas... Mais il faut qu'il gronde; c'est un besoin pour lui. (Elle aperçoit sur la table l'écharpe nationale que porte le maire d'une ville.) Qu'est-ce que c'est que cela?

M. DE FRANCHEVILLE.

C'est mon écharpe.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Comment votre écharpe.

M. DE SAINT-ALBAN.

Eh oui, c'est la décoration d'un maire de ville: vous savez bien qu'il a été élu...

Madame DE SAINT-ALBAN.

Ah! je l'avois oublié... des choses comme cela...

M. DE FRANCHEVILLE.

J'espère que vous allez me féliciter d'une distinction aussi honorable.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Le marquis de Francheville honoré long-tems des faveurs de la cour, élevé par son roi à des postes imminens, dont la maison peut se flatter d'être une des premières du royaume; M. de Francheville regarde la mairie d'une petite ville comme une place de distinction!

M. DE FRANCHEVILLE.

Oui, ma sœur, j'ai dû précédemment les grades auxquels je suis parvenu, à un nom qu'on étoit convenu de regarder comme quelque chose, au crédit de mes parens, à la faveur dont jouissoient certaines personnes qui me vouloient du bien: mon ambition pouvoit être contente, mais mon amour-propre n'étoit pas satisfait; je n'avois rien mérité; c'étoit mes braves aïeux que l'on récompensoit en moi. La chose est ici différente... On croit avoir démêlé en moi le germe de quelques vertus, et mes concitoyens, d'un sentiment unanime, me décernent un honneur qui prouve et leur estime et l'espoir qu'ils ont conçu de moi. Si l'orgueil étoit quelquefois tolérable, je crois qu'en ce moment on pourroit m'excuser d'en avoir.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Quelle petitesse! En vérité, je ne vous reconnois pas. Ces suffrages auxquels vous devez votre nouvelle dignité, vous ont été accordés par des gens dont l'estime est, en vérité, un tribut bien flatteur!

M. DE FRANCHEVILLE.

Ce sont de bons citoyens, des hommes.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Ah ! voilà le grand argument de la philosophie !.... ? des hommes ! vos égaux, n'est-ce pas ? vos semblables !

M. DE FRANCHEVILLE.

Oui, mes semblables; oui, mes égaux.

M. DE SAINT-ALBAN.

Eh ! mon frère, laissons-là cette discussion; après une aussi longue séparation, nous devons avoir bien autre chose à nous dire.

Madame DE SAINT-ALBAN.

M. de St.-Alban a raison.... Vous savez que nos principes à cet égard ne se sont jamais trouvés d'accord, et que même nous nous étions promis de ne jamais traiter cette matière.

M. DE FRANCHEVILLE.

Ce n'est pas moi qui ai commencé. Oui, nous devons avoir, après une fâcheuse absence, des sujets d'entretien bien plus doux, et qu'une tendre amitié doit rendre inépuisables.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Ah mon frère ! je vous revois avec bien du plaisir; votre présence ici, mon cher frère, eût été pour mon cœur une bien douce consolation ..... Vous savez nos malheurs ? .. Vous savez tout ce que j'ai perdu ?...

M. DE FRANCHEVILLE.

Ma sœur, écartons cette idée...

M. DE SAINT-ALBAN.

Ah ! Francheville, c'est une source éternelle de pleurs.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Eugénie ! Eugénie !

M. DE FRANCHEVILLE.

Ma sœur ! mon cher frère !... je ne condamne point vos larmes... Les miennes sont prêtes à s'y mêler.... malheur aux ames insensibles !

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE P. LAURENT, PICARD.

PICARD.

Le père Laurent.

Madame de SAINT-ALBAN se levant avec précipitation, et courant au-devant du religieux.

Ah mon père ! que vous venez à propos ! vos pieux

conseils peuvent seuls me rappeler à la résignation qu'un souvenir trop cher combat aujourd'hui dans mon ame.

LE P. LAURENT.

Le ciel connoît les vœux que chaque jour j'ose humblement lui adresser pour madame la comtesse... et pour monsieur le comte. A chaque instant, depuis votre départ, je le conjure de veiller sur vous, d'écarter loin de vous, et les complots des méchans, et l'esprit de vertige qui paroît s'être emparé de la France entière, et les piéges cachés de l'éternel ennemi des hommes, dont de hardis novateurs ne font aujourd'hui qu'accomplir les desseins.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Je n'ai jamais douté de l'intérêt que vous prenez à moi, mon père.

M. DE SAINT-ALBAN.

Je vous remercie, Monsieur, de celui que vous me témoignez, mais je vous supplie de ne pas l'étendre sur des choses qui ne peuvent plus même être d'opinion. Séparons la cause du salut d'avec la cause de la patrie. Dieu, dont un homme de votre état se croit en droit d'être l'organe, Dieu seul connoît le secret des cœurs; lui seul dirige les ressorts qui nous font mouvoir; et nous devons penser que ce qu'il permet, est toujours ce qui convient le mieux à l'ordre général.

LE P. LAURENT.

L'ordre général, monsieur le comte?.... lorsque tout est anéanti, quand la majesté des rois, la sainteté des tribunaux, quand le culte même, quand la religion....

M. DE FRANCHEVILLE.

Rien n'est anéanti, mon père; tout est respecté, tout subsiste: le roi n'a rien perdu de sa puissance, puisqu'il a conservé celle de faire le bien. Des juges nouveaux s'élèvent, et leur ministère ne sera plus flétri par ce vil intérêt qui si long-temps en dégrada les fonctions. Le culte est toujours le même, et les abus dont on le dégage ne font pas la religion. Ce n'est pas sans cause que l'on doit remonter à la source des richesses immenses accumulées par les ministres de cette religion pure dont le divin auteur vécut et mourut pauvre; et peut-être rappellera-t-on à leur institution primitive, ceux que nos préjugés en avoient trop écartés. Je crois qu'on peut trouver étrange l'existence de ces hommes qui promettent à Dieu d'abjurer l'humanité, de vivre et de mourir inutiles à leurs semblables, de contrarier en tout le vœu de la nature, et de renoncer à la société pour en dévorer la substance.

Ceux qui vivent d'abus, je le sais, peuvent craindre de les voir détruits : mais l'esprit qui opéreroit de si grands changemens ne seroit point un esprit de vertige ; cette réforme ne seroit point un œuvre de ténèbres ; et l'éternel ennemi des hommes, pour parler votre langage, ne doit pas être soupçonné de leur suggérer ce qui peut les conduire au bonheur. Voilà mon sentiment ; s'il vous est étranger, tant-pis pour vous.

LE P. LAURENT.

Je ne répondrai point à cela, Monsieur ; je n'ai pas le bonheur de vous plaire, je m'en aperçois depuis longtemps, et ce que je dirois vous seroit toujours suspect... Puis-je demander à Madame la comtesse la cause du trouble où j'ai cru la voir quand je suis entré dans cet appartement ?

Madame DE SAINT-ALBAN.

Ah ! mon père !...

LE P. LAURENT.

Vous sentiez, disiez-vous, votre régignation prête à succomber....

Madame DE SAINT-ALBAN.

Nous avons parlé d'Eugénie...

LE P. LAURENT.

Et votre ame sensible s'est émue... Ah ! quelle perte ! qui pouvoit mieux que moi connoître le mérite de cette intéressante personne ! Chargé par vous de la guider dans la voie du salut, personne n'a pu mieux juger de la pureté de son ame... Mais celui qui dispense et les biens et les maux, celui qui ne veut pas que nous mettions trop d'attache au bonheur fugitif dont on jouit sur la terre, celui qui nous instruit par les privations à n'élever nos yeux que vers l'éternelle félicité, Dieu, en vous éprouvant par la douleur, a couronné les vertus de votre fille. Mais dans les pleurs que vous versez, vous goûtez au moins la douceur de penser que dégagée des peines de la vie, libre des piéges tendus sans cesse à l'innocence, arrachée aux dangers de perdre en un moment le fruit d'une piété soutenue et d'une conduite exemplaire, Eugénie à présent, et pour jamais heureuse, vous attend au séjour de la paix et du parfait bonheur.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Cette idée seule et vos consolations ont pu calmer mon désespoir....

LE P. LAURENT.

Notre cœur est bien fort quand il n'a point de re-

proches à se faire ; et dans le malheur dont vous ressentez l'atteinte, du moins vous avez pu vous dire...

M. DE SAINT-ALBAN.

N'a-t-on rien à se reprocher, Monsieur, lorsqu'on cède à des conseils dangereux ?

M. DE FRANCHEVILLE.

Lorsque l'on obéit a des inspirations perfides, à une piété mal entendue ?...

Madame DE SAINT-ALBAN.

Que dites-vous donc, Messieurs ?

M. DE SAINT-ALBAN.

Je dis que j'ai perdu ma fille.

M. DE FRANCHEVILLE.

Et que quiconque a pu vous suggérer le plan que vous avez suivi, et qui nous coûte notre Eugénie, est le plus méchant ou le plus stupide de tous les êtres.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Vous vous emportez, mon frère, vous oubliez....

LE P. LAURENT.

Hélas ! Madame, ce n'est pas vous que l'on accuse, c'est moi..... La prévention, l'injustice, je dois tout souffrir sans murmure, ma religion me l'ordonne. J'ai pour me consoler au milieu de tant d'afflictions, la voix de mon cœur, votre témoignage, Madame, et le ciel qui connoît la pureté de mes intentions. Permettez-moi de me retirer ; je vois que ma présence déplaît ici, et, prévenu comme je l'étois de l'inimitié que l'on m'y a vouée, je me serois dispensé d'y paroître, si mon attachement pour madame la comtesse, et les instances d'un homme respectable et malheureux, ne m'en eussent imposé la loi.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Non, mon père, vous ne me quitterez point. D'autres peuvent être injustes envers vous, mais je ne la serai jamais... Quel est cet homme auquel vous vous intéressez ? que puis-je pour lui ?

LE P. LAURENT.

M. Dorval...

M. DE FRANCHEVILLE.

Eh bien ?

M. DE SAINT-ALBAN.

Parlez...

Madame DE SAINT-ALBAN.

Est-ce lui dont il est question ?

LE P. LAURENT.

Le tems de ses épreuves est enfin expiré... c'est demain qu'il prononce ses vœux.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Dorval ? demain !

M. DE FRANCHEVILLE.

Il est donc vrai !

Madame DE SAINT-ALBAN.

De quel bonheur il s'apprête à jouir !

LE P. LAURENT.

Mais avant de renoncer pour jamais au monde, avant de briser entièrement les liens qui l'ont enchaîné long-tems à la société, il demande, il implore la faveur, la grace de voir encore une famille respectable, qui n'auroit pas dédaigné de le choisir pour fils.

M. DE SAINT-ALBAN.

Ah ! qu'il vienne !

M. DE FRANCHEVILLE.

Qu'il vienne, nos bras lui sont ouverts.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Mais, non, arrêtez... je ne vois pas qu'il soit nécessaire...

LE P. LAURENT.

La véritable pitié est toujours compatissante...

Madame DE SAINT-ALBAN.

Ah ! vous avez raison. Nous ne pouvons nous dispenser de le recevoir ; allez le chercher, mon père, et dites-lui...

LE P. LAURENT.

Il est ici... il m'attend dans l'appartement voisin ; je n'ai pas osé, sans vous en prévenir...

M. DE FRANCHEVILLE.

Ah ! courons....

LE P. LAURENT.

Non, restez...

M. DE SAINT-ALBAN.

Picard ? Picard ?

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, PICARD.

PICARD.

MONSIEUR ?..

M. DE FRANCHEVILLE.

Amenez-nous M. Dorval...

M. DE SAINT-ALBAN.

Courez. (Picard sort.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS.

LE P. LAURENT retenant toujours M. de Francheville, qui veut aller au-devant de Dorval.

Ah! Monsieur, quel ami vous êtes!... heureux celui qui peut vous inspirer de pareils sentimens!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL, PICARD.

PICARD annonçant.

M. Dorval.

M. DE FRANCHEVILLE s'élançant sur lui.

O mon ami!

M. DE SAINT-ALBAN le pressant dans ses bras.

Mon fils!

DORVAL sous l'habit de novice.

O tout ce que j'ai de plus cher! il m'est donc encore permis de vous revoir, de vous presser contre mon sein... Madame, pardonnez-vous à l'infortuné Dorval?...

Madame DE SAINT-ALBAN.

Je le remercie du plaisir qu'il me procure; je n'ai point oublié que Dorval fut de tout tems l'ami chéri de mon frère.

M. DE SAINT-ALBAN.

Qu'il dut être mon fils.

M. DE FRANCHEVILLE.

Mon neveu.

DORVAL.

Votre fils, ô mon père! le neveu de mon ami... hélas! tant de félicité n'a duré qu'un moment. Je n'ai fait qu'entrevoir le bonheur; il a fui loin de moi... et ses souvenirs déchirans, les larmes, le désespoir, voilà ce qui me reste.

LE P. LAURENT.

Mon frère, vous oubliez le ciel, et la religion qui soutient, qui console.

M. DE FRANCHEVILLE.

Eh! mon ami, pourquoi cet habit sous lequel je vous revois! A la fleur de votre âge, riche, considéré, fait pour servir, pour honorer votre patrie, pourquoi tout quitter? pourquoi renoncer à tout?

M.

M. DE SAINT-ALBAN.

Quelle est cette résolution désespérée?

DORVAL.

Désespérée! oui, vous avez raison...

Madame DE SAINT-ALBAN.

Ah mon frère! ah monsieur! vous ignorez ce que peut la voix d'un Dieu qui nous appelle à lui.

DORVAL.

Je ne m'aveugle point, et ne veux pas en imposer aux autres... Dieu, ma religion... s'ils ont parlé, je n'ai rien écouté... le désespoir seul a tout fait... J'ai tout perdu... j'ai perdu celle pour qui je chérissois la vie... que ferois-je au monde? je dois y renoncer... je dois le fuir... Pour servir sa patrie, il faut une ame forte... la mienne est écrasée sous le poids de la douleur... il faut conserver sa raison... la mienne, elle est perdue... l'amour au désespoir a troublé mes idées, a brisé mes organes... je n'ai qu'un sentiment... qu'une affection... qu'un instinct... c'est celui de l'amour...

LE P. LAURENT.

Que dites-vous donc, mon frère?

DORVAL.

Que celui de l'amour, je dis la vérité... Je vous ai promis, mon père, de renoncer au monde, de m'ensevelir à jamais dans le cloître que vous m'avez ouvert... il sera mon tombeau... c'est demain que j'y descends pour n'en jamais sortir;... mais je ne vous ai point promis d'oublier que j'eus un cœur, que ce cœur a tout perdu, qu'il brûle encore et qu'il brûlera jusque dans la tombe, d'un feu... que le ciel ne peut réprouver, puisque c'est lui qui l'alluma dans mon sein.... Je vous ai dit qu'elle me suivroit jusqu'au pied des autels... que je l'y verrois toujours, que je n'y verrois qu'elle, oui.. elle... elle, qui n'existe plus que dans mon cœur, et qui n'en sortira jamais... Vous pleurez, mes amis; eh pourquoi pleurez-vous? me croyez-vous malheureux? Ah! le jour du malheur, le jour du désespoir fut celui où la cloche funèbre m'annonça qu'elle n'étoit plus... le jour où son cercueil vint frapper mes regards... Depuis cet instant je n'ai plus souffert... ma raison s'est éteinte... Il y avoit là un feu dévorant... là des nuages... mais ce feu qui me consume encore... c'est elle qui l'alimente... je la vois au milieu de ces nuages... elle les dissipe... elle est là, près de moi, toujours là; je la regarde, je lui parle, elle me répond... jugez si je suis assez malheureux!

M. DE FRANCHEVILLE.

Infortuné, dans quel état....

M. DE SAINT-ALBAN.

Ah Dieux !

Madame DE SAINT-ALBAN.

Ah mon père ! comme il sait aimer !

LE P. LAURENT.

M. Dorval... mon frère... revenez à vous... vous me faites repentir de vous avoir permis...

M. DE SAINT-ALBAN.

Deux victimes ! deux victimes ! L'une a péri, Madame, et l'autre, vous la voyez.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Ah ! Monsieur, épargnez-moi.

DORVAL.

Où suis-je... et que s'est-il passé ? M. de St.-Alban, mon bienfaiteur... vous me pressez dans vos bras... je vois couler vos larmes... Ah ! sans doute je me suis égaré... Mon père, je vous avois promis... mais le désespoir... mais des souvenirs déchirans... et c'est devant vous madame... Ah ! faites grace à un infortuné.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Croyez, mon cher Dorval, que si j'avois prévu... croyez que je me reprocherai jusqu'à la mort...

LE P. LAURENT.

Votre sensibilité, madame, est trop vive, votre santé trop délicate, pour que vous puissiez résister à l'épreuve où l'on met l'une et l'autre... vous y succomberez... Dieu m'ordonne de vous dire que vous ne devez pas vous exposer plus long-tems...

Madame DE SAINT-ALBAN.

Je me retire... Adieu, M. Dorval...

DORVAL.

Vous ne me quitterez point... Mais dites-moi, répondez-moi ; pourquoi ce voyage à Paris, à l'instant où nous allions nous unir ?... Répondez-moi...

LE P. LAURENT.

Mon frère, il est tems de nous retirer.

DORVAL.

Non, non, je reste ici, je suis chez mon père.

M. DE SAINT-ALBAN.

Oui, mon cher fils.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Dorval, ayez pitié...

DORVAL.

De la pitié ! en eûtes-vous alors !...

LE P. LAURENT.

Mon frère, suivez-moi, je vous l'ordonne.

DORVAL.

Demain j'obéirai; aujourd'hui je suis libre encore. (à St.-Alban, en montrant Madame de St.-Alban.) Mon père, elle fut inexorable... et vous aussi, vous m'abandonnâtes... mon ami... c'est devant moi qu'on l'entraîne dans ce cloître, dans cette prison, dans ce tombeau... je les vois partir tous deux, ils s'éloignent... Tu pleurois, toi, mon père, tu compatissois à ma peine... mais ton épouse... elle avoit l'œil sec, un visage glacé; elle voyoit mon désespoir sans en avoir pitié... Je cours, je me présente à la porte du cloître... elle est fermée pour moi... Enfin, six mois s'écoulent... que dis-je! six siècles de douleurs... et chaque jour j'allois au monastère. Là, ma voix gémissante imploroit la pitié de quiconque se présentoit à moi; et chaque jour on repoussoit ma prière... Enfin, l'airain funèbre vient frapper mon oreille, et retentit jusqu'au fond de mon cœur... je pâlis, mon sang se glace; j'appelle, j'interroge; on répond... Elle est morte... qui? grand Dieu! qui?... ta fille, ta nièce, mon épouse... Je veux briser les barrières qui nous séparent; je veux mourir en baignant de mes pleurs les restes inanimés de mon amante; on me repousse, je me défends, on m'entraîne, je m'arrache aux mains qui me retiennent... les portes du temple s'ouvrent devant mes pas; égaré, je cours, je me précipite... Ciel, que vois-je! un cercueil... celui qui renfermoit ta fille, ma femme, mon bien, mon bonheur et ma vie... Je m'élance, je l'embrasse... Ce qu'elle est devenue, ce qu'ils ont fait de moi depuis ce moment, je l'ignore; j'avois cessé d'être, et les cruels ne m'ont rendu à la lumière que pour me rendre au désespoir.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Il m'arrache le cœur.

LE P. LAURENT à part.

Ah! que je me repens!

M. DE SAINT-ALBAN.

Dans quel état, ah Dieu!

M. DE FRANCHEVILLE.

Vois tes amis partager ta peine et gémir avec toi.

DORVAL.

C'est ici que chaque jour, et devant vos yeux, je lui peignois mon amour, et qu'elle me juroit une tendresse éternelle. C'est là que le cœur plein de son image, j'essayois de fixer sur la toile tous les traits chéris de la beauté la plus touchante. L'amour me tenoit lieu de génie, de talens... Ce portrait... (Il l'aperçoit couvert du rideau sous lequel M. de Francheville avoit voulu le cacher; il s'élance et le découvre.) Le voilà... c'est elle... c'est Eugénie!

Madame DE SAINT-ALBAN s'élançant et tombant à genoux.

O ma fille ! je me meurs !

M. DE FRANCHEVILLE.

Quel moment !

LE P. LAURENT.

O fureur !

DORVAL courant à madame de St.-Alban, la relevant, la conduisant vers un fauteuil, et se jetant à ses genoux.

Vous pleurez... vous vous repentez... ah ! je retrouve ma mère... Tournez les yeux vers moi... encore un seul regard... c'est le dernier... vous ne me verrez plus... demain... Ah ! dites-moi que vous ne me haïssez pas et que vous me pardonnez.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Oui, mon fils, oui, mon cher fils, je vous pardonne... Puisse le ciel et vous me pardonner aussi !

LE P. LAURENT à part.

Ah ! que je souffre !

DORVAL s'arrachant des bras de St.-Alban et Francheville, et s'élançant dans ceux du P. Laurent.

J'ai eu encore un instant de bonheur; maintenant je puis mourir au monde... Je vous ai offensé, je m'en souviens.

LE P. LAURENT.

Et moi je l'avois oublié... Venez, mon frère, venez ; la paix et le bonheur vous attendent parmi nous ; embrassez vos amis, et partons.

DORVAL.

Adieu, mes chers amis ; adieu, ma mère... adieu. Je ne vous verrai plus, mais je ne vous oublierai jamais.

MM. DE SAINT-ALBAN ET DE FRANCHEVILLE.

Quoi ! sans retour ?...

DORVAL les embrassant.

C'est pour jamais... (à madame de St.-Alban.) Vivez heureuse... (au portrait) Et toi, mon Eugénie... la mort réunira ce qu'elle a séparé... Venez, fuyons... Adieu.

(ils sortent.)

SCENE VIII.

M. et Madame DE SAINT-ALBAN, M. DE FRANCHEVILLE.

Ils restent tous un moment dans un profond silence, gardant chacun l'attitude qu'il avoit à la sortie de Dorval.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Oui, j'ai mérité tes reproches, aimant trop malheureux ! oui, c'est moi qui suis la cause, et ne puis dire innocente.

M. DE SAINT-ALBAN.

Ces retours sur le passé ne feront qu'ajouter à vos peines, et ne vous rendront pas ce que nous avons perdu.

M. DE FRANCHEVILLE.

Vous voyez où vous ont entraînée, une confiance aveugle, une piété superstitieuse, et des conseils fanatiques et perfides.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Ah! n'accusez pas le P. Laurent, mon frère; il a pu se tromper, mais son cœur ne peut être coupable.

M. DE FRANCHEVILLE.

Je le désire pour lui... mais j'ai peine à le croire. Cette classe d'hommes-là, ma sœur, n'agit jamais sans motif: il faut remonter loin souvent pour arriver au point d'où part le premier fil de leurs trames secrètes.

Madame DE SAINT-ALBAN gardant le silence, fixant son frère comme si elle alloit lui répondre, se faisant effort pour se contenir, et adressant la parole à son mari.

Retirons-nous, monsieur; un peu de repos me seroit nécessaire... la scène déchirante que je viens d'essuyer a frappé mon cœur des plus sensibles coups... et les dispositions où je vois M. de Francheville ne rendront point à mon ame agitée le calme dont elle a besoin. (Elle sort.)

M. DE SAINT-ALBAN à M. de Francheville.

Vous connoissez sa prévention, sa foiblesse, et vous ne cessez d'inculper devant elle...

M. DE FRANCHEVILLE.

J'ai tort, mais c'est plus fort que moi. Sa crédulité me révolte; son directeur m'indigne, et mon antipathie éclate malgré moi. (M. de St.-Alban sort.)

SCENE IX.

M. DE FRANCHEVILLE seul.

Oui, j'ai tort à son égard. Une imagination ardente, une tête foible, une ame timorée, les préjugés d'une mauvaise éducation; la flatterie, les fausses vertus d'un homme adroit et observateur... tout a concouru pour la perdre. Le mal seroit sans remède si l'on eût perverti son cœur comme on a par degrés égaré sa raison. Je veux voir en secret Dorval. Je veux, s'il est possible, le détourner..... Mais j'oublie... et ce P. Louis qui veut, dit-il, me parler... qui est venu ici... qui m'attend à son couvent. Sera-t-il tems encore? (il tire sa montre.) Oui, partons.

SCENE X.

M. DE FRANCHEVILLE, PICARD.

PICARD.

Voila une lettre que l'on vient d'apporter, que l'on m'a recommandé de vous rendre en main propre.

M. DE FRANCHEVILLE.

Donne, mon ami; je suis pressé de sortir, je la lirai à mon retour.

PICARD.

Lisez-là tout de suite, il le faut. Le commissionnaire m'a expressément enjoint de vous en prier.

M. DE FRANCHEVILLE.

Point de signature! (Il lit.)

« Monsieur, j'ai passé chez vous il y a une heure, je « brûlois de vous voir; vous n'étiez pas encore arrivé. Un « bon vieillard, un honnête homme qui vous appartient, « et à qui je me suis adressé, vous dira qui je suis.

PICARD.

C'est sûrement le P. Louis... continuez.

M. DE FRANCHEVILLE continuant de lire.

« Venez, Monsieur, il faut que je vous parle; il m'est « impossible de sortir. Venez, il s'agit de sauver votre « ami Dorval..... Ce que j'ai découvert est épouvantable, « horrible. J'ai des secrets affreux à vous dévoiler. Hâtez-« vous. Celui auquel vous vous intéressez est au pouvoir « de son plus cruel ennemi; il est perdu sans retour, si « vous ne l'arrachez aujourd'hui des mains de ses bour-« reaux. Demain il ne sera plus tems, venez. Tout ce que « l'hypocrisie, l'audace et la scélératesse peuvent com-« biner de crimes et d'atrocités, voilà ce que vous allez « connoître, et qu'il est tems de punir ». — Quelle hor-reur!... Dorval... ses bourreaux!... Allons, j'y vais. Grand Dieu!... Dieu juste! protège mes efforts; permets à l'amitié de sauver la vertu malheureuse, et que le pre-mier usage du pouvoir dont je suis revêtu, soit de venger l'innocence opprimée!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle de l'intérieur du couvent des Dominicains.

SCENE PREMIERE.

LE P. LAURENT, LE P. AMBROISE.

LE P. LAURENT.

Il demandoit le père Louis?

LE P. AMBROISE.

Oui, vous dis-je, oui, lui-même.

LE P. LAURENT.

Que veut M. de Francheville au père Louis? Quelle relation peuvent-ils avoir ensemble?

LE P. AMBROISE.

Je l'ignore.

LE P. LAURENT.

Ce père Louis depuis long-tems m'est suspect..., il affecte des principes, une philosophie qui me le rendent odieux. Père Ambroise, dans la position où nous sommes, c'est bien assez des complots extérieurs dont nous avons à nous parer, sans avoir encore à combattre les ennemis cachés qui vivent parmi nous, d'autant plus dangereux qu'ils nous voient de plus près, et que peut-être ils ont pénétré nos secrets... Le père Louis n'a pas vu M. de Francheville?

LE P. AMBROISE.

C'est à moi que s'est adressé M. de Francheville : j'ai feint d'aller prévenir le père Louis, à qui, de votre part, j'ai couru donner l'ordre de se tenir renfermé. Je suis revenu dire à M. de Francheville, que le religieux qu'il desiroit voir étoit sorti ; que s'il vouloit l'attendre, il en étoit le maître, et qu'à son retour on ne manqueroit pas de l'envoyer auprès de lui. Il est encore dans l'une des salles, il attend... La nuit s'approche, et bientôt on ira le prévenir qu'il est tems de se retirer.

LE P. LAURENT.

Vous avez deviné mes intentions ; votre prudence a su parer à tout... Mais que ce soit au père Louis plutôt qu'à

Dorval que veuille parler M. de Francheville, je vous avoue que cela m'étonne... Je m'attendois qu'il tenteroit de le voir, qu'il n'épargneroit rien pour le détourner du sacrifice de sa liberté.... Sûr comme je le suis de Dorval, maître de son esprit et fort de sa foiblesse, je me serois bien gardé de porter obstacle aux vains efforts de son ami. Il iroit publier que j'ai craint pour ma cause. Non, non..... Ce Dorval qu'Eugénie m'a préféré, ce Dorval que je déteste.... il est à nous, sa raison égarée nous l'assure à jamais. Que demain il s'enchaîne aux pieds de nos autels, que sa fortune immense devienne notre bien.. Après, vous savez ce qui nous restera à faire.

LE P. AMBROISE.

Depuis un mois.... La mort a préparé son dernier asyle.... qu'il y descende, et qu'enfin vous soyez vengé.

LE P. LAURENT.

J'entends du bruit... c'est lui... Venez, il faut le laisser à lui-même; la solitude ne peut qu'ajouter à sa mélancolie et au désordre de ses idées.

Ils sortent d'un côté, Dorval entre de l'autre, les bras croisés, la tête penchée sur son sein; il marche lentement, va, revient sur la scène; il s'arrête, lève les yeux au ciel, et prononce par intervalles les mots peu liés qui commencent son monologue.

SCENE II.

DORVAL *seul.*

Je l'ai revue, oui, c'est elle... Eugénie !... chère Eugénie !... Oh que la vie m'est à charge !... Quand irai-je te rejoindre, toi !... toi !... Demain... demain... Dieu de clémence, pardonne... ce n'est pas à toi que je dévoue ce qui reste de moi... Elle a emporté le cœur... le sens... la raison... et c'est encore à elle que je sacrifie ce peu de jours, ces jours affreux que tu as comptés et que je passerai à gémir, à la regretter... Je veux... Eugénie ! Eugénie !... tu n'es plus... et je vis encore !... tu n'es plus ! un si bel ouvrage détruit... anéanti... Cendre.... poussière, que mes pleurs, que mes cris ne peuvent ranimer... Eugénie... Je me meurs...

SCENE III.

DORVAL, M. DE FRANCHEVILLE.

M. DE FRANCHEVILLE.

Quels accens plaintifs ont frappé mon oreille ! j'ai reconnu sa voix... c'est lui. Dorval !.. mon ami.

DORVAL.

DORVAL.

Vous... ici... vous ! par quel évènement ?

M. DE FRANCHEVILLE.

Puis-je te parler ?.. serons-nous seuls ? Il faut que tu m'écoutes.

DORVAL.

On peut venir... ces lieux ouverts à tous les religieux... mais par-tout on pourroit nous surprendre... par-tout on peut nous interrompre.

M. DE FRANCHEVILLE.

Profitons au moins du moment. Insensé ! que vas-tu faire ? quel est ton dessein ? pourquoi t'ensevelir vivant dans les tombeaux habités par les passions les plus basses, où par les regrets et le désespoir ? Pourquoi le sacrifice de ta liberté ? Quelle raison te fait renoncer à la société à qui tes talens un jour peuvent te rendre utile, où tes richesses te permettent de faire des heureux ? A qui va passer ta fortune ? Quels hommes te donneront des lois ? Et comment justifier aux yeux de la raison cette abnégation de toi-même, cet oubli de la dignité de ton être, cette obéissance avengle et servile que tu vas promettre, que tu vas jurer au despote le plus tyrannique, le plus bas, le plus insolent ? Qu'as-tu à m'opposer ? tu n'es ni foible ni crédule ; les préjugés vulgaires, le fanatisme et la superstition jamais n'ont asservi ton ame... Rappelle tes idées, réponds-moi, que fais-tu dans ces lieux ?.... que t'y proposes-tu ?... motive ta conduite.

DORVAL.

J'ai tout perdu, je suis au désespoir.

M. DE FRANCHEVILLE.

Tu as des chagrins.... Quel mortel en est exempt ! le sort a trompé ton espoir, des revers ont détruit pour toi le songe du bonheur, la mort t'a ravi celle que tu aimois ; tu es homme, et voilà ton courage !

DORVAL.

Je n'en ai plus que pour desirer la mort... plus foible, j'aurois su me la donner.

M. DE FRANCHEVILLE regardant autour de lui.

A ton âge, riche comme tu l'es...

DORVAL.

Ma fortune entre les mains des hommes respectables à qui je la confie, deviendra le patrimoine, l'héritage du pauvre. Après ma mort du moins, je ferai des heureux.

M. DE FRANCHEVILLE.

Et pourquoi t'en ravir à toi-même le pouvoir, le droit

de la jouissance ? Ils feront pour toi des heureux !... tu le crois ? Où les as-tu vus, ces indifférens cénobites qui ne vivent que pour eux, où les as-tu vus s'occuper du pauvre, pourvoir à ses besoins et soulager l'humanité souffrante ? Tes biens perdus pour toi... perdus pour les infortunés, vont augmenter les richesses coupables de ces hommes oisifs, vrai fardeau de la société, alimenter leurs vices, propager leur existence inutile, servir d'appât à l'hypocrisie et de salaire au fanatisme... Voilà l'emploi de ta fortune, voilà ce que tu vas faire ; applaudis-toi de ton ouvrage.

DORVAL.

Tu as raison... ces pratiques minutieuses, ce puérile esclavage, le cercle étroit de leurs idées, l'esprit d'intrigue et de cabale qui perce chez eux malgré tous leurs efforts, l'orgueil des uns, la bassesse des autres... plus d'une fois ont révolté mon esprit, ont indigné mon cœur... Je suis ici... sais-je ce qui m'y a conduit ?... Perdu, isolé dans la nature entière, foible roseau, battu, renversé par l'orage, j'avois besoin d'appui.... Le supérieur de cette maison... et c'est pourtant lui qui seul a causé mon malheur... c'est par ses conseils qu'Eugénie.... mais il s'excuse... il la regrette, il la pleure avec moi.. il me console... Je n'ai trouvé que lui de qui le cœur s'ouvrît à mes chagrins, dont le sein reçût mes larmes, dont la voix calmât mon désespoir... Je suis ici... et c'est là qu'elle repose... c'est là qu'est renfermée sa cendre... Un mur seul nous sépare... Je vis auprès de son cercueil, je suis encore près d'elle, et je mourrai près d'elle.

M. DE FRANCHEVILLE.

Malheureux ! malheureux ! sais-tu dans quelles mains tu t'es livré ?

DORVAL.

Que dis-tu ?

M. DE FRANCHEVILLE.

L'as-tu bien étudié, cet homme que tu regardes comme ton appui, que tu nommes ton consolateur ?

DORVAL.

Le P. Laurent ?

M. DE FRANCHEVILLE.

Je tremble pour toi que l'on ne vienne nous surprendre, qu'on puisse nous écouter. Prête l'oreille. Connois-tu le père Louis ?

DORVAL.

Je l'ai vu quelquefois :.. et j'ai remarqué souvent que l'on affectoit de ne me laisser jamais seul avec lui.

M. DE FRANCHEVILLE.

Il est venu chez moi, il m'a écrit; mais dois-je?... Si tu étois capable...

DORVAL.

Quoi! tu doutes de moi?

M. DE FRANCHEVILLE.

Je me défie de ta raison, et non pas de ton cœur. Cependant, il faut que je te sauve, il faut que je m'explique. Ce père Louis ne m'a point trouvé; il m'attendoit ici pour me parler; sa lettre me l'annonce. Je suis venu, j'attends depuis une heure. Il ne paroît point. On m'a assuré qu'il étoit sorti, et qu'à son retour il viendroit me rejoindre dans une salle voisine de celle-ci. Ne le voyant point, l'impatience me gagne, je sors du parloir, j'erre dans le corridor, j'entends ta voix et j'arrive auprès de toi. Ce que ce père Louis avoit à me communiquer, m'écrit-il, te concerne, et paroît pour toi de la plus grande importance. Au défaut des lumières que nous en aurions pu tirer, voici sa lettre. Je vais te la lire, et toi-même après décideras de ton sort.

SCENE IV.

DORVAL, LE P. LAURENT, M. DE FRANCHEVILLE.

A l'instant où M. de Francheville déplie la lettre pour la lire, paroît le P. Laurent.

LE P. LAURENT.

Je vous savois ici, Monsieur, et n'ai pas voulu priver votre ami du plaisir de vous voir encore et de vous entretenir; mais voici l'heure où notre règle nous prescrit la solitude, et vous pardonnerez à mon devoir...

M. DE FRANCHEVILLE.

J'entends, Monsieur, il faut que je me retire. Mais n'puis-je obtenir de vous un quart-d'heure seulement d'entretien avec Dorval.

LE P. LAURENT.

J'ai déja pour vous, Monsieur, enfreint la scrupuleuse observance de notre discipline; il ne m'est pas possible d'étendre plus loin ma complaisance.

DORVAL.

Quoi, mon père, un quart-d'heure!...

LE P. LAURENT.

Eh que demandez-vous, mon frère? On veut m'enlever mon ami, le tendre ami qu'a choisi mon cœur, celui qui sera après Dieu ma consolation dans les peines de la vie... et je ne m'opposerois pas aux efforts que l'on

tente pour me priver du seul bonheur dont le ciel permet que je jouisse?... Mon frère; on veut nous séparer... L'éloquence de Monsieur me fait trembler. Non, je ne puis, je ne dois pas vous abandonner aux séductions touchantes de l'amitié... non, je ne puis vous permettre de fixer encore vos yeux sur les plaisirs toujours trompeurs de ce monde attrayant qui vous rappelle, et où l'on veut vous entraîner. Non, vous m'avez promis un frère, un ami, je touche au moment de l'obtenir, de m'enchaîner à lui pour jamais; je ne renonce point à la plus chère de mes espérances, et celui dont j'ai recueilli les larmes, dont j'ai plaint les malheurs, celui qui dans mon sein a trouvé les plus douces consolations, ne payera point ma tendresse de la plus cruelle et de la plus noire ingratitude.

M. DE FRANCHEVILLE.

Je suis aussi son ami, Monsieur, et un sincère ami, qui lui conseille de ne point renoncer à la société pour laquelle il est fait, à laquelle il doit aussi ses talens et l'exemple de ses vertus; un ami qui l'exhorte à ne point s'ensevelir dans un cloître, à se défendre de ce que j'appelle, moi, de véritables séductions, enfin à ne point donner la préférence au choix d'un état où l'on ne voit que soi, où les autres ne sont plus rien; un état qui jadis, peut-être, eut un but louable, des vues saintes et des travaux utiles; mais où ceux qui l'ont embrassé, déchus depuis long-temps de leur humilité primitive, font, au milieu des richesses, le serment de pauvreté; se dévouent à l'obéissance, et affectent la rebellion, jurent à Dieu... Je n'en dirai pas plus, et vous devez m'entendre. Oui, Monsieur, jusqu'au dernier moment, je conjurerai mon ami de ne point embrasser l'égoïsme qui vous rassemble; je le conjurerai de rentrer dans le monde... et l'on ne me soupçonnera pas de vouloir envahir sa fortune.

LE P. LAURENT.

Et vous me laissez accabler, mon frère! vous qui connoissez mon cœur, vous savez si jamais je vous ai le premier parlé de ces richesses, que sans crime peut-être je pourrois désirer, puisqu'elles m'entreroient dans nos mains que pour passer dans celles des infortunés... que vous-même, vous nous hideriez à répandre... Vous détournez les yeux, mon frère, vous évitez mes regards... je le vois, j'ai perdu mon ami.

DORVAL.

Ah! jamais!... non, jamais je n'oublierai quelle part vous avez prise à mes peines; ce que je dois à vos soins,

consolateurs... quelle pitié touchante vous m'avez témoignée.... mais je sens...

M. DE FRANCHEVILLE.

Du courage, mon ami... sois homme, et rends à ta patrie un citoyen vertueux.

LE P. LAURENT avec une douceur feinte.

Rentrez dans le monde, puisque telle est votre volonté... je ne m'y oppose plus.. vous y trouverez sans doute un bonheur et des plaisirs que le cloître ne pourroit vous offrir... Oui, je le conçois, dans le tumulte de la société, environné d'objets séduisans qui n'épargneront rien pour vous plaire, vous oublierez facilement cet objet adoré pour qui vous vouliez vous immoler.

DORVAL.

Cruel, qu'avez-vous dit!...

LE P. LAURENT.

En effet, et pourquoi renoncer à tout... pour une cendre insensible?

DORVAL avec un mouvement de douleur, se jetant dans les bras du P. Laurent.

Eugénie!

LE P. LAURENT.

C'est là que repose sa dépouille mortelle...

DORVAL.

Eugénie!

M. DE FRANCHEVILLE.

Ces discours insidieux...

LE P. LAURENT.

Celle que Dieu lui-même ne balançoit point encore dans votre cœur, sera bientôt oubliée, abandonnée,

DORVAL.

Jamais, jamais.

M. DE FRANCHEVILLE avec chaleur.

Ah! garde-toi...

LE P. LAURENT.

Vous vouliez, disiez-vous, vivre et mourir auprès d'elle...

DORVAL avec explosion.

Je l'ai juré... je tiendrai mon serment... (à M. de Franchevill.) Adieu, mon ami... je rends justice à ton zèle, mais j'ai pris mon parti, il est irrévocable... Embrasse-moi.

M. DE FRANCHEVILLE.

Cruel, tu pourrois...

LE P. LAURENT à part.

Je l'emporte!

M. DE FRANCHEVILLE.

Tu te perds, malheureux! écoute au moins...

DORVAL.

Adieu, je meurs au monde... adieu; n'oublie jamais que j'ai vécu pour t'aimer. (Il sort précipitamment.)

SCENE V.

LE P. LAURENT, M. DE FRANCHEVILLE.

M. de Francheville reste quelques momens la tête baissée, les bras croisés sur la poitrine, dans une consternation profonde.

LE P. LAURENT l'examinant avec une joie maligne, s'approche de lui après un instant de silence, et lui dit d'un ton hypocrite :

La nuit est arrivée, Monsieur, et le cloître va se fermer.

M. DE FRANCHEVILLE.

Je lis dans votre ame; votre joie cruelle éclate malgré vous; mais votre triomphe sera court. J'ai des yeux... ils sont fixés sur vous... tremblez. (Il sort.)

SCENE VI.

LE P. LAURENT seul.

Tremble toi-même... tu ne sais pas jusqu'où notre vengeance peut atteindre.

SCENE VII.

LE P. LAURENT, LE P. AMBROISE.

LE P. AMBROISE tenant une petite lanterne allumée.

Je viens de rencontrer Dorval agité, éperdu... Ah! que j'ai craint pour nous l'issue de l'entretien que vous venez d'avoir.

LE P. LAURENT.

J'ai vu l'instant où tout étoit perdu... Dorval nous échappoit.

LE P. AMBROISE.

Quoi! les conseils de ce Francheville...

LE P. LAURENT.

L'emportoient sur tous mes efforts.

LE P. AMBROISE.

Quoi! son amour? quoi! l'égarement de sa raison....

LE P. LAURENT.

Voilà ce qui nous a sauvés. On l'entraînoit, il fuyoit;

le nom d'Eugénie prononcé a retenu ses pas, nous l'a rendu... Il est à nous, et sa fortune va réparer les maux qui peut-être nous attendent.

LE P. AMBROISE.

Quoi ! vous croyez qu'on oseroit...

LE P. LAURENT.

On ose tout. Nous devons nous préparer à tout ; notre existence n'a peut-être plus qu'un moment.

LE P. AMBROISE.

Mais comment, avant le coup qui nous menace, s'emparer de la fortune de Dorval, la réduire ?...

LE P. LAURENT.

Elle est tout entière dans son porte-feuille.

LE P. AMBROISE.

Et se dessaisira-t-il ?

LE P. LAURENT.

J'en ai sa parole... et la vengeance suivra de près le sacrifice.

LE P. AMBROISE.

Mais ce Francheville, ne le craignez-vous pas ? Il aime Dorval, il veillera sur lui... comment soustraire à son œil inquiet, observateur....

LE P. LAURENT.

Comment en ai-je imposé à tous les yeux sur le sort de ce malheureux qui depuis un mois a terminé sa carrière, qui vingt ans entiers expia dans nos cachots profonds le crime d'avoir révélé les mystères de notre conduite intérieure ? N'ayez aucune inquiétude ; je ne demande que du tems, et il m'en faut peu pour exécuter mes desseins. Un mois encore, et qu'après, les régénérateurs de l'empire anéantissent, s'ils le veulent, jusqu'au nom que nous avons porté.

LE P. AMBROISE.

N'oublions pas non plus ce P. Louis.

LE P. LAURENT.

Son sort est décidé, et demain... Mais j'entends du bruit... C'est Dorval, que son agitation ramène encore dans ces lieux... qui peut être croit y retrouver M. de Francheville... Retirons-nous. J'ai plusieurs faits importans encore à vous communiquer. Avertissez nos amis de se rendre chez moi ; nous rejoindrons Dorval, et n'épargnerons rien pour l'affermir dans les dispositions qui nous sont nécessaires. (Ils sortent.)

SCENE VIII.

DORVAL seul.

J'AI entendu parler, et je croyois reconnoître sa voix... Francheville !... comme je l'ai quitté ! O ma raison, qu'es-tu devenue? Il est parti... et c'est demain... Tu te perds, malheureux ! m'a-t-il dit... C'est depuis un an que je suis perdu... quelle perte me reste-t-il encore à faire? la vie?... trop heureux, trop heureux, si le moment n'en est pas éloigné !

SCENE IX.

LE PERE LOUIS, DORVAL.

LE P. LOUIS.

EST-CE vous, Dorval?

DORVAL.

Que me voulez-vous?

LE P. LOUIS.

Je vous cherche; il faut que je vous parle... Je veux vous sauver.

DORVAL.

Me sauver?

LE P. LOUIS.

M. de Francheville est-il venu? lui avez-vous parlé?

DORVAL.

Oui.

LE P. LOUIS.

Vous a-t-il dit que je lui ai écrit?

DORVAL.

Je n'ai pu le voir... on se défie de moi... j'ai été prisonnier chez moi probablement, tant qu'a duré sa visite. Dorval, écoutez-moi; nous n'avons qu'un moment. Le supérieur et ses dignes amis sont enfermés ensemble, et trament, à coup sûr, quelque nouvelle horreur : rappelez votre raison, ranimez vos forces; voici l'instant du courage et de la résolution. Ecoutez-moi, vous avez perdu Eugénie?

DORVAL.

Pour jamais.

LE P. LOUIS.

Connoissez l'homme atroce qui lui a donné la mort.

DORVAL.

Qui?

LE P. LOUIS.

Votre rival, l'homme qui maintenant a tout pouvoir sur

sur vous, qui demain disposera de votre destinée... un tigre qui vous caresse, et qui veut vous déchirer... le P. Laurent.

DORVAL.

Lui ! juste ciel !...

LE P. LOUIS.

Vous en doutez?... il faut donc vous convaincre... Vous vous rappelez l'incendie qui consuma, il y a quelques mois, une partie de ce monastère ; sa violence éclata principalement du côté qu'habite notre indigne supérieur ; il étoit absent. Je vole vers le lieu que menaçoit le plus pressant danger ; son appartement étoit déjà la proie des flammes ; je les traverse, j'entre dans son cabinet, je sauve de la destruction tout ce qui me paroît rare ou précieux. Un bureau étoit ouvert ; je rassemble ce qu'il contient, papiers, argent bijoux, je les dérobe aux flammes ; je fuis emportant avec moi ces objets auxquels je suppose qu'il attache quelque intérêt ; je fuis, et derrière moi, s'abyme dans un gouffre de feu l'appartement que je viens de quitter. Je dépose chez moi ce que j'ai arraché de l'incendie, et je vole ailleurs offrir mes soins et donner mes secours. Tout s'éteint, le calme se rétablit ; je rentre dans ma cellule. Parmi les papiers que j'avois emportés précipitamment, une lettre se trouve ouverte ; l'écriture frappe mes yeux ; c'est celle d'une femme. Les premiers mots qu'involontairement je lis, m'étonnent, me confondent, et piquent ma curiosité. La lettre étoit de l'abbesse de ce même couvent dont un simple mur nous sépare. Elle m'apprend qu'il existe entre les deux monastères une communication dont le P. Laurent et ses affidés ont le secret et font un usage fréquent. Cette lettre, monument de scandale et dépôt infernal des plus noires horreurs, anéantit mes scrupules et m'impose le devoir de pénétrer plus avant dans cet abyme d'iniquité... Enfin... j'apprends... Eugénie...

DORVAL.

Le P. Laurent, parlez-moi de lui...

LE P. LOUIS.

Son amour effréné pour Eugénie paroît à découvert par les réponses de l'abbesse ; elle sert les odieux projets de ce monstre abominable. Tous deux font jouer, mais vainement, tous les ressorts de la scélératesse, pour séduire, pour corrompre le cœur de votre amante. Elle éclate en reproches, elle veut fuir, elle saisit pendant la nuit un instant qui lui paroît favorable... On l'épie, elle est arrêtée. On prévoit qu'au retour de ses parens, et lorsqu'il

faudra la rendre, l'horrible secret sera découvert ; Eugénie parlera... On est perdu.., l'on n'en sauroit douter... la mort d'Eugénie est jurée, tout se prépare, le projet s'exécute, et l'innocence et la beauté descendent dans la tombe, victime d'un complot exécrable, impie, et pleurée effrontément par les deux scélérats qui viennent de les y plonger.

DORVAL tombant dans un fauteuil.

O mon Dieu !... ô mon Dieu !

LE P. LOUIS.

Dorval, revenez à vous... songez au sort qui vous attend ; je suis venu pour vous sauver...

DORVAL.

Attendez... ma tête... mes idées... tout se confond... Il existeroit des hommes assez cruels... des scélérats assez endurcis... lui... lui... qui me pressoit contre son sein... qui pleuroit avec moi... qui me plaignoit... qui m'exhortoit... Rage... fureur... Mais non... ce crime... il est trop horrible... il répugne à la nature... il est impossible.

LE P. LOUIS tirant une lettre de son sein.

Lisez, (Il remet la lettre à Dorval.) j'ai vu le supérieur vous montrer quelque billets écrits par l'abbesse... et où elle affectoit de regretter Eugénie... vous devez reconnoître sa main.

DORVAL.

Oui, cette lettre est d'elle. (Il se place près des flambeaux qui sont sur la table; un fauteuil est derrière lui. Il lit d'une voix entrecoupée :) « Nous sommes perdus, mon cher Laurent ; « ses parens m'ont écrit, ils peuvent revenir d'un mo« ment à l'autre ; votre farouche et vindicative Eugénie « persiste dans ses menaces de tout dire : elle a du carac« tère et tiendra parole, je la connois. Il ne s'agit plus « d'incertitude ni de ménagemens dangereux. Elle a voulu « fuir, elle peut le tenter encore et réussir. C'en seroit fait « de nous. Un mot de réponse, et dans trois jours elle ne « sera plus en état de nous nuire ». (Dorval tombe dans un fauteuil.)

LE P. LOUIS.

La mort d'Eugénie, que la date de cette lettre n'a précédé que de trois jours, prouve assez quelle fut la réponse du scélérat. Vous savez tout ; le crime est avéré, on en veut à vos jours. Vous fûtes un rival qu'on déteste et qu'il fallut tromper pour pouvoir le punir. Vos vœux prononcés, votre fortune abandonnée à leur rapacité, vos amis écartés, tout secours interdit pour vous, la haine et la vengeance fondront sur votre tête ; vous serez mort pour la nature entière, mais vous vivrez pour eux, vous

vivrez pour assouvir leur cruauté, pour éprouver tous les tourmens, fatiguer toutes les tortures, et périr mille fois avant que de cesser d'être. (Dorval reste immobile.) Vous ne me dites rien? Songez-vous que c'est demain... demain que pour jamais vous vous livrez à leur pouvoir... Sauvez-vous, il en est encore tems, et je puis vous en faciliter les moyens. J'accompagnerai votre fuite... je vous aurai sauvé, vous me sauverez à votre tour. Je suis suspect, je n'en saurois douter; ma perte est décidée, je le vois, tout me le dit, et peut-être elle est prochaine. J'ai su me procurer une clef du jardin; venez, l'instant est favorable, profitons-en, sortons.

DORVAL se levant avec impétuosité.

Où est-il? où se cache-t-il?... oui, je te vengerai... oui, je les punirai, tes bourreaux impitoyables... Eugénie... Eugénie... je t'entends... tu m'appelles... tu sors de la tombe... je te vois... tu remets dans mes mains le glaive qui doit déchirer leurs détestables cœurs... Donne, je le reçois... et j'en vais faire usage.

LE P. LOUIS.

Qu'allez-vous faire? que voulez-vous?

DORVAL.

Dévorer son cœur... me baigner dans son sang... Voilà ce que je veux.

LE P. LOUIS.

Vous vous perdez, vous me perdez moi-même... arrêtez.

DORVAL.

Que je meure, mais qu'elle soit vengée!

LE P. LOUIS.

Eloignons-nous, fuyons.

DORVAL.

Moi fuir?... mort ou vengeance.

LE P. LOUIS.

Vos cris vont nous trahir... Vous me perdez, Dorval.

DORVAL avec des cris.

Eugénie!... Eugénie!

LE P. LOUIS.

Je fuis... il faut me suivre... J'entends du bruit... on vient... malheureux! c'est m'a mort et la vôtre... venez, venez.

DORVAL que le P. Louis veut en vain entraîner.

Eugénie!... Eugénie!...

LE P. LOUIS.

Périssez donc, puisque vous le voulez.

(Il sort du côté opposé à celui où le bruit se fait entendre.)

SCENE X.

DORVAL seul, errant sur la scène, hors de lui.

Ciel ! guide mes pas... Où courir... où le trouver... mes yeux sont obscurcis... le désespoir... la rage... Dieu de vengeance... Dieu de fureur, ne m'abandonne pas. Rends-moi la force.... livre à mes coups... je chancelle... je tombe... je me meurs. (Il tombe sur le carreau.)

SCENE XI.

DORVAL, LE P. LAURENT, LE P. AMBROISE, LE P. ANASTASE, LE P. ANDRÉ.

LE P. LAURENT en entrant et même en dehors.

Quels cris font retentir ces lieux ? Qui donc ose troubler le saint repos ?... Dorval ! seul... étendu sur la terre... sans connoissance... Quelqu'un étoit ici avec lui ; nous avons entendu...

LE P. AMBROISE.

Oui, deux voix se confondoient ;... oui, Dorval n'étoit pas seul ici,... cherchons...

LE P. LAURENT.

Notre premier soin doit être de le secourir... nous saurons bien après... lui-même il nous dira... Dorval... mon frère, revenez à vous... mon cher Dorval...

DORVAL.

Qui m'appelle ?

LE P. LAURENT.

Celui qui vous chérit comme un père, que l'état où vous êtes réduit au désespoir... mon cher Dorval...

DORVAL.

Où suis-je ?

LE P. LAURENT.

Dans les bras de l'ami le plus tendre.

DORVAL après l'avoir fixé et le repoussant avec horreur.

Toi !... toi !... ô mon Dieu !

LE P. LAURENT.

Vous me repoussez, mon frère ! quoi ! je parois vous faire horreur !...

DORVAL.

Horreur !...

LE P. LAURENT.

Eh juste Dieu ! quel est mon crime ?

DORVAL.

Ton crime !... quel est ton crime? tu le demandes, monstre exécrable?

LE P. LAURENT.

Quel nom ! quelle fureur! qu'ai-je donc fait?

DORVAL.

O sécurité perfide !... ô comble de la scélératesse ! elle est morte, et tu demandes quel est ton crime ! quand ta main sacrilége a signé son arrêt !

LE P. LAURENT.

Votre raison s'égare... ô mon ami, reprenez vos sens.... regardez moi... c'est à moi que vous parlez... je ne mérite pas...

DORVAL.

Dieu !... je suis désarmé... Dieu qui l'entends... Dieu qui as permis tous ses crimes... donne-moi donc les moyens d'accomplir ta justice, de venger les plus saintes lois violées, ton culte qu'il outrage, et le nom d'homme qu'il deshonore.

LE P. LAURENT se jetant à genoux au milieu du théâtre.

Grand Dieu ! dont il appelle sur moi la justice et la foudre, pardonne-lui des fautes commises par la démence, et non point par son cœur.

DORVAL.

Par la démence, scélérat! Ce Dieu que ton hypocrisie implore, qui bientôt punira tes forfaits... Il est déchiré le voile qui te cachoit. Ton heure est arrivée, la mesure est au comble, et le ciel et la terre vont enfin être vengés. Adieu.

LE P. LAURENT.

Vous ne sortirez pas, arrêtez-le...

DORVAL que les moines arrêtent.

Quoi, traîtres! vous oseriez...

LE P. LAURENT.

Vous ne sortirez pas... Que parlez-vous de crimes, de vengeance? Expliquez-vous..... il le faut... je ne crains rien... mais je veux tout savoir.

DORVAL.

Tu ne crains rien?... lis... (Il lui montre la lettre de l'abbesse que le P. Laurent saisit.) Dieu ! qu'ai-je fait?

LE P. LAURENT.

Tout est connu, je suis trahi...

LE P. AMBROISE.

Nous sommes perdus...

LE P. ANASTASE.

Vous n'avez qu'un moment...

LE P. AMBROISE.

Il n'est qu'un seul parti...

LE P. LAURENT.

Cet arrêt dont tu me menaces a prononcé le tien. Meurs, et qu'avec toi s'ensevelisse à jamais le secret affreux que l'on t'a fait connoître... Saisissez-vous de lui.

DORVAL.

Monstres affreux ! Quoi, barbares !...

LE P. LAURENT.

Entraînez-le...

DORVAL qu'on entraîne.

Dieu puissant, défends-moi.... Vils scélérats.... tremblez... Secourez-moi, grand Dieu !

LE P. LAURENT.

Etouffez ses cris. (Les moines l'environnent et lui nouent un mouchoir sur la bouche; il se débat, lutte contre eux, jette des cris inarticulés, et sort de la scène traîné par quatre religieux.) Point de pitié; périssons s'il le faut, mais périssons vengés.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIÈRE.

La scène est double, et le théâtre représente deux cachots, celui d'Eugénie du côté de la reine; il est éclairé par une lampe de terre posée sur une pierre. Tout le meuble consiste en un paillasson vieux et déchiré, une petite cruche d'huile, une cruche de grès, un pain bis, et une pierre pour servir de traversin et de siége à la prisonnière.

Le cachot de Dorval, du côté du roi, est, au lever du rideau, plongé dans une obscurité profonde: on y voit deux tombes en pierre noire, avec un anneau à chacune pour lever la grande pierre qui la couvre. Au fond de chaque cachot est une petite porte de fer.

EUGÉNIE pâle, mourante, la tête nue, les cheveux épars; elle est vêtue d'une robe blanche déchirée, et qui tombe en lambeaux; elle est couchée, c'est le moment de son réveil.

O que le sommeil des malheureux est pénible! Quoi! porter jusqu'au sein du repos le souvenir de ses douleurs et le sentiment de ses peines! Si la foiblesse, si l'anéantissement que j'éprouve ferment un moment ma paupière... des songes affreux m'agitent... un spectre gémissant se présente... le sommeil fuit, et mes yeux s'ouvrent pour observer la mort qui s'avance!.., Heureux dans son infortune celui qui s'endort pour ne jamais se réveiller... Il étoit là... près de moi..., j'ai reconnu ses traits à travers le sang dont son visage étoit souillé... il me tendoit les bras... il appeloit Eugénie. Cher Dorval! Eugénie n'existe plus pour toi! Ma jeunesse, mes plus douces espérances, la nature, le bonheur et l'amour, tout, tout est enseveli avec moi dans une nuit éternelle... Et que leur ai-je fait aux cruels qui m'ont ainsi persécutée? que leur ai-je fait? J'ai résisté à d'infâmes séductions; j'ai vu avec horreur l'amour et les projets d'un homme abominable; mon courage a rendu vains les criminels efforts de sa vile complice... tous deux j'ai voulu les fuir... je les ai menacés... Dieu! tu connois mon cœur... tu sais si j'eusse jamais accompli mes menaces... Cependant, ô les cruels! ils m'ont forcée d'entendre prononcer mon arrêt.... L'airain funèbre qui annonçoit mon trépas a frappé mes oreilles..., j'ai vu jusqu'au cercueil trompeur que l'on alloit exposer aux regards, à la compassion, aux regrets de ceux qui m'ont aimée... Je descendois vivante dans cet

asyle de la mort, tandis que des femmes impies, que des hommes sacriléges prioient aux yeux du peuple, prioient avec audace sur le simulacre de la victime qu'ils dévouoient dans leur ame à des tourmens affreux... Tout est fini pour moi; l'espoir de la mort, voilà ce qui me reste... et quand viendra-t-elle, cette mort tant souhaitée? Hélas! l'ordre de la nature n'existe plus pour moi! Les jours, ainsi que mes douleurs, je ne puis plus les compter! Tout se confond dans l'effrayante obscurité, dans le silence absolu qui règne autour de moi... Ce pain noir, cette eau corrompue, uniques soutiens de ma misérable existence, m'ont servi quelques mois à mesurer le tems... Des intervalles à-peu-près égaux séparoient les momens où l'on m'apportoit ces malheureux secours... L'ordre a cessé... cette nourriture grossière ne vient plus que de loin en loin... Pourquoi vient-elle?... je cesserois d'être... je ne souffrirois plus. (Elle parcourt son cachot en chancelant, et s'appuyant sur les murailles.) Ah! c'est en vain que je le parcours... depuis que je languis dans ces murs odieux... aucune issue... aucune... (Elle s'arrête et réfléchit.) Hélas! j'avois conçu quelque espoir! j'entrevoyois un terme à mon infortune, et cette illusion soutenoit mon courage. (Elle se traine vers le mur de son cachot, qui le sépare de celui des Dominicains.) C'est là... là... qu'on frappoit... oui... l'on eût dit qu'un travail pénible et constant cherchoit à se frayer un chemin jusqu'à moi... mais je n'entends plus rien... Eh, combien j'ai versé de larmes depuis qu'il a cessé, ce bruit consolateur!... C'est peut-être, disois-je, une captive comme moi... c'est à la liberté qu'elle aspire; sa pitié m'aidera sans doute à recouvrer la mienne... (Elle prête l'oreille.) Non... je n'entends plus rien... Elle est morte, l'infortunée, ou peut-être elle est libre... Grand Dieu! je t'en rends grâce pour elle... morte ou libre, elle est heureuse! et moi... moi!...

Elle tourne les yeux vers sa lampe, qui ne jette plus que de foibles lueurs, et s'élance de ce côté avec autant de vivacité que ses forces peuvent le lui permettre; elle se traine vers la pierre où sont déposés la cruche d'eau et le pain noir.

Quoi! rien... rien... (Elle prend le pain, le regarde et le replace sur la pierre.) O mes parens! mes chers... mes cruels parens... vous qui m'avez sacrifiée... Un froid mortel.... l'instant.... seroit-il donc enfin arrivé?.... Dorval!... cher Dorval! (Elle tombe évanouie de foiblesse.)

SCENE II.

ACTE IV, SCÈNE IV.

SCÈNE II.

LE P. AMBROISE, LE P. ANASTASE.

La porte du cachot des Dominicains s'ouvre, et l'on voit entrer le père Ambroise, le père Anastase, qui pose une lampe sur la pierre.

LE P. AMBROISE.

Non, vous dis-je, celui-ci est impénétrable; on chercheroit en vain, jamais on ne parviendroit à le découvrir.

LE P. ANASTASE.

Si M. de Francheville, si le père Louis qui nous est échappé...

LE P. AMBROISE.

Le père Louis en qui nous n'avons jamais eu de confiance, qui jamais ne fut initié dans nos mystères, ne peut connoître ce cachot ni les chemins qui y conduisent; ne craignez rien. On demandera Dorval, je le crois.... « Sa « raison étoit égarée... il a fui... nous ignorons en quel lieu, « son délire a pu l'entraîner. » On insistera... « Cherchez; » et toute recherche deviendra superflue...Soyez tranquille... la nuit s'avance, nous sommes sans témoins, tout est plongé dans un profond sommeil... venez.... voici l'instant de la vengeance. (Ils sortent, la porte du cachot reste ouverte.)

SCÈNE III.

EUGÉNIE se relevant foiblement.

Quoi! je respire encore!... Quoi! le moment n'est pas encore venu... il n'est que différé... (Elle retombe la tête appuyée sur la pierre qui est placée près d'elle.)

SCÈNE IV.

LE P. LAURENT, LE P. AMBROISE, LE P. ANASTASE, LE P. ANDRÉ, DORVAL.

Dorval, un mouchoir sur la bouche et traîné par les trois autres religieux; il se défend foiblement, et comme un homme dont les forces sont épuisées; le père Laurent le premier sur la scène.

LE P. LAURENT à Dorval.

Objet de haine et de fureur, expie ici le crime que mon cœur n'a jamais dû pardonner; vis pour mourir à chaque instant du jour... du jour que tu ne verras plus. (Il fait signe aux moines de se retirer.) Adieu, c'est pour jamais. (En prononçant ces mots, il referme la porte du cachot: on entend le bruit des clefs, des fortes serrures, des barres de fer.)

SCENE V.

EUGÉNIE dans son cachot, DORVAL dans le sien.

DORVAL, toujours le mouchoir sur la bouche, et étendu sur la terre, paroît entièrement privé de sentiment; il ne lui est échappé pendant la scène précédente que des soupirs étouffés, et quelques mots inarticulés.

EUGÉNIE toujours assise sur la pierre où elle s'étoit jetée quand elle est revenue de son évanouissement.

O que je la quitterai avec joie, cette dépouille mortelle! qu'avec plaisir je rendrai à la terre cette vile poussière, qui ne fut un moment animée que pour souffrir et détester l'existence.

DORVAL se relevant à demi, s'appuyant sur un bras et arrachant le mouchoir.

Où suis-je? que sont-ils devenus? mes yeux chargés de nuages ne distinguent rien, ne voient rien... ma tête appesantie ne forme nulle idée.

EUGENIE.

Qu'est-il devenu? Peut-être, hélas! il pleure en ce moment sur la sépulture de celle... qui vit encore... et qui vit pour l'aimer.

DORVAL.

Les ténèbres se dissipent... je reprends mes esprits... mes forces se raniment... les idées se réveillent. (avec force.) O ma chère Eugénie!

EUGENIE.

Quoi! cette porte ne s'ouvrira plus... jamais... jamais.

DORVAL regardant autour de lui.

Des voûtes... des murs impénétrables... une porte de fer... et rien... (Il parcourt le cachot et paroit chercher quelque instrument qui puisse en briser les portes; ils s'efforce d'arracher la grille de fer.) vains efforts!... rage impuissante!... désespoir!... désespoir!... (Il retombe épuisé sur la pierre.)

EUGENIE.

Depuis si long-tems, personne n'a paru... Non, elles ne viendront plus... mes maux ont enfin désarmé leur vengeance... leur pitié me permet de mourir.

DORVAL se relevant avec vivacité.

Il existe un Dieu.... et il a souffert.... il a permis.... des prêtres! ses ministres!... ceux par qui ce Dieu communique avec nous... (avec une rage concentrée.) Non, non. (Il retombe dans ses réflexions et s'appuie sur le mur qui le sépare d'Eugénie.)

EUGENIE.

Elle tourne les yeux vers sa lampe qui ne jette plus que de foibles lueurs, et s'élance de ce côté avec autant de vivacité que ses forces le comportent.

Elle va s'éteindre... ah! Dieu?... Oh! ne m'abandonne pas, toi, mon unique consolation, flamme active, bienfaisante clarté, toi qui vis seule autour de moi dans cet affreux tombeau.

DORVAL parcourant son cachot avec toutes les marques de la fureur et du délire.

Le crime... et une justice éternelle!... le crime... et un Dieu qui peut tout! Dieu que je ne puis concevoir! Dieu dont la puissance et les œuvres confondent mes idées et révoltent ma raison... toi à qui je n'ai pas demandé le don funeste de la vie... toi qui dus prévoir mon affreuse destinée, et qui cependant me jetas sur la terre... toi qui m'as plongé dans l'abyme où je suis... anéantis du moins en moi le sentiment de mon existence... reprends-moi la pensée... elle irrite mes maux, elle aigrit ma fureur, et n'inspire à mon ame qu'un doute sacrilége et d'horribles blasphêmes. (Il retombe sur la pierre.)

EUGENIE.

Dorval! Dorval!... que de fois ton nom a frappé ces voûtes effrayantes!... Hélas! tu es libre, environné de séductions. (Elle s'appuie contre le mur de communication.)

DORVAL regardant autour de lui.

Deux tombes!... une pour moi... mon dernier asyle, le voilà... (Il s'appuie sur celle qu'il a désignée et continue.) C'est là que tout finit, la scélératesse, les crimes des humains, leurs vengeances terribles... c'est là que tout finit... tout. (Il va s'appuyer contre le mur qui le sépare d'Eugénie.)

EUGENIE.

Mais que se passe-t-il donc en moi? quel trouble involontaire... quel sentiment que je ne puis comprendre?

DORVAL.

Que vois-je? sur cette pierre... on a gravé... (Il lit.) Cherchez, espérez... (avec exclamation.) Espérez!... Quoi! grand Dieu!... dans le séjour du désespoir?...

EUGENIE.

Mon cœur s'est ranimé... il palpite... un pouvoir inconnu, un sentiment que je ne puis définir, une force surnaturelle semble me rappeler à la vie!...

DORVAL parcourant son cachot.

N'importe... cherchons... parcourons, voyons... (Il soulève le couvercle qui reste appuyé contre le mur, et laisse la tombe à découvert, avec un cri terrible et reculant d'horreur.) Ciel! un homme expiré!

EUGÉNIE.

O mes souvenirs ! unique bien qu'ils n'ont pu m'arracher... ne me fuyez pas.

DORVAL.

Eh quoi ! serois-je environné de décombres ?... un vêtement... des caractères sanglans... lisons. (Il lit.) « Qui « que tu sois, profite de mes vains travaux... (s'interrompant.) Juste ciel ! (continuant.) « Depuis vingt ans que je « péris ici, je suis parvenu à détacher une barre fer qui lie « cette tombe à la muraille; tu la trouveras sous ces dé- « combres. (il fouille dans le tombeau, en retire la barre de fer, et dit avec explosion :) La voilà !... (il continue de lire.) « Une « dalle de pierre a caché mon travail; reconnois-la au sang « dont elle est teinte. (Il regarde, il aperçoit la pierre imprégnée de sang.) C'est elle !... je la vois ! (il continue sa lecture.) « Lève « cette dalle, et peu d'instans te suffiront pour achever mon « ouvrage. Je péris, adieu... plains-moi et aime-moi. »

Il se précipite à genoux au milieu du chariot, les mains et les yeux élevés au ciel.

Dieu que j'ai blaspémé, Dieu ! dont je doutois, que j'ai maudit... pardonne, pardonne-moi, grand Dieu ! que ta clémence égale mon ingratitude ! Dieu de bonté ! signale ta puissance ! achève, achève ton ouvrage.

EUGÉNIE.

Présent du ciel, flatteuse espérance, tu ne nous quittes qu'avec la vie.

DORVAL se relève, saisit la barre de fer, s'élance vers la muraille et travaille à faire sauter la dalle.

La voilà, c'est elle. Oui j'obtiendrai ma liberté ! tombez, murs affreux, tombez... (Il s'arrête un moment, et s'appuie sur la barre de fer.) O mes forces, ne m'abandonnez pas, ranimez-vous, secondez mon courage ! (Il reprend le travail et la dalle tombe.

EUGÉNIE avec explosion.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?

DORVAL travaillant, et les pierres se détachant.

Tout succède à mes vœux... redoublons mes efforts.

EUGÉNIE s'élançant vers le mur contre lequel Dorval travaille.

Le même bruit ! (Elle se jette à genoux.) Dieu de miséricorde ! si mes longues souffrances ont désarmé ta colère... ne m'abandonne pas; prends pitié de celle qui t'implore.. tu le sais, je n'ai pas mérité mes peines... Grace, grace ! ô mon Dieu ! qu'une seconde fois je te doive la vie !

DORVAL.

Liberté ! liberté ! soutiens-moi. (Les pierres tombent.)

EUGÉNIE.

Une voix ! je l'entends... elle a retenti dans mon cœur !

DORVAL s'arrêtant.

Quels sons ont frappé mon oreille ? (Il travaille avec plus d'ardeur.)

EUGÉNIE s'efforçant d'arracher les pierres avec ses mains.

Je te seconderai... Eh quoi ! mes foibles mains... ô désespoir ! non, je ne puis. Une pierre tombe dans le cachot d'Eugénie, et laisse entrevoir d'un caveau à l'autre. Eugénie voyant tomber la pierre : Juste ciel !

DORVAL étonné.

Un cri s'est fait entendre.

EUGÉNIE s'élançant vers la muraille entr'ouverte.

Qui que vous soyez, ayez pitié de moi... sauvez moi... sauvez-moi...

DORVAL.

Une femme !... ah grand Dieu ! Du courage, madame, du courage !... encore un moment, et nous sommes libres !..

EUGÉNIE.

Qu'a-t-il dit ? quels accens !... se pourroit-il ?... (Une seconde pierre en tombant forme un grand jour. Apercevant Dorval à l'aide de sa lampe, qu'elle a portée avec elle. C'est lui ! je me meurs !... (Elle tombe de sa hauteur sur la terre, la lampe s'éteint)

DORVAL travaillant toujours avec la plus grande énergie.

Sans doute encore une victime... je la délivrerai, ou je périrai avec elle. (Les pierres tombent ; il entre dans le cachot d'Eugénie, qui est toujours évanouie, et dont les cheveux cachent entièrement le visage. Il reste à l'entrée dans la brèche, et voyant qu'on ne lui répond pas, il rentre dans son caveau, prendre sa lampe, et s'avance près d'Eugénie.)

Un cachot !... Malheureuse !... elle est évanouie... Ah ! revenez à vous !... reprenez vos esprits ! que votre libérateur, que votre ami ne vous inspire aucun effroi.

(Dorval a posé sa lampe à terre, il est à genoux auprès d'Eugénie, la soulève doucement, la soutient du bras gauche, et de la main droite écarte les longs cheveux qui lui dérobent ses traits ; elle se ranime.

DORVAL avec un cri terrible.

Eugénie ! Dieu ! c'est elle, Eugénie !

EUGÉNIE ouvrant les yeux.

Qui m'appelle... Le voilà !

DORVAL.

Eugénie !

EUGÉNIE.

Cher Dorval !

DORVAL.

Tu vis !

EUGÉNIE.

Je te revois...

DORVAL.

Les barbares ! que de maux ils t'ont fait souffrir !

EUGÉNIE.

Des maux ! ah ! dis-moi que tu m'aimes... ils sont tous oubliés.

DORVAL.

Si je t'aime ! ô moitié de ma vie ! chère épouse !... reprends tes forces... renais à l'espérance ; aide ton ami qui va briser et ses fers et les tiens... La liberté, la vie et le bonheur, voilà le prix de nos efforts.

EUGÉNIE.

Privée d'espoir, l'amour seul ma soutenue, il a bravé les douleurs et la mort... Juge quand je te revois, s'il permet à mon ame le découragement et la foiblesse.

(Bruit.)

DORVAL.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ? (Du côté du cachot de Dorval on entend des cris, un bruit, un tumulte qui va toujours en augmentant.)

EUGÉNIE.

Des voix confuses... des cris tumultueux...

DORVAL.

Serions-nous découverts ?..

EUGÉNIE.

Ah ! nous sommes perdus !

DORVAL.

On se précipite en foule à la porte de mon cachot... Adieu... c'est pour jamais.

EUGÉNIE.

Moi, te quitter !

DORVAL.

Reste ici...

EUGÉNIE.

Rien que la mort ne peut nous séparer.

(Dorval rentre dans son cachot et entraine Eugénie qui s'attache à lui ; il est armé de la barre de fer qui lui a servi à démolir. Eugénie se saisit de deux pierres ; Dorval est devant elle le bras levé. Les débris du mur sont épars ça et là. La tombe qui renferme le cadavre est ouverte.

LE P. LOUIS en dehors, criant avec force.

Voici la porte, je la reconnois... c'est ici ; courage, mes

amis... frappez, brisez... arrachez... Du courage, du courage.

(La porte du cachot est renversée; le premier qui paroît est le P. Louis, conduisant M. de Francheville, decore comme un maire de ville : suivent des gardes nationaux armés de fusils et de haches : viennent ensuite M. et Madame de St.-Alban, Picard et tous les domestiques. Les officiers municipaux et la troupe se répandent également dans les deux cachots.)

SCENE VI ET DERNIÈRE.

EUGÉNIE, DORVAL, LE P. LOUIS, M. DE FRANCHEVILLE, M. et Madame DE SAINT-ALBAN, LES OFFICIERS MUNICIPAUX, LA GARDE NATIONALE, TOUS LES DOMESTIQUES, LE PEUPLE.

LE P. LOUIS, montrant Dorval à M. de Francheville.

Le voilà, le malheureux! le voilà!

DORVAL.

Ciel!

M. de FRANCHEVILLE embrassant Dorval.

O mon ami! (Il aperçoit Eugénie, recule un pas, et dit :) Que vois je!

EUGÉNIE, se jetant à son cou.

C'est Eugénie!

M. et Madame de St.-ALBAN.

Ma fille! ma fille! mon Eugénie!

EUGÉNIE, serrant son père dans ses bras.

O ma mère! ma mère! revoyez-moi... ne me laissez plus.

Madame de SAINT-ALBAN, revenant à elle.

Je hais! Eternelle justice! vous avez vu mon crime, et c'est ainsi que vous me punissez! (Elle se précipite aux genoux de sa fille.) Pardonne à ta mère, pardonne-lui.

EUGÉNIE.

Pressez-moi contre votre cœur.

(Elles restent dans les bras l'une de l'autre; tous les domestiques s'empressent autour d'Eugénie, qui leur fait à tous les plus tendres caresses.)

M. DE FRANCHEVILLE.

O mes concitoyens! vous voyez les bienfaits de la loi; jugez quels affreux abus elle vient de détruire! Vous connoissez à présent cet homme exécrable qui usurpa si longtems votre confiance et votre estime. Il est enfin détruit, ce pouvoir inique, cet empire odieux; et l'auteur de tant d'atrocités va subir les peines qui lui sont dues.

Madame DE SAINT-ALBAN.

Ma fille, mon Eugénie, par quel prodige?...

LE P. LOUIS.

Vous saurez tout... Mais mademoiselle a souffert si longtems! venez, arrachons-la de ce séjour effroyable.

DORVAL prenant le P. Louis dans ses bras.

Mon ami, mon libérateur!

M. DE FRANCHEVILLE.

C'est à lui que nous devons tout; sans lui, nous n'eussions jamais pu découvrir l'entrée de ces cachots impénétrables.

LE P. LOUIS.

Ils n'ont rien négligé pour les dérober à mes regards. Mais ils me haïssoient et je craignois tout de leur vengeance... Une juste défiance m'a fait suivre leurs pas, observer leurs démarches, et descendre, invisible à leur yeux, jusqu'aux portes de ces cachots épouvantables.

EUGENIE au P. Louis.

Ah! ma reconnoissance...

Madame DE SAINT-ALBAN.

Ma vie entière...

M. DE SAINT-ALBAN.

Mon amitié, ma fortune...

TOUS.

Nos cœurs, tous nos cœurs...

LE P. LOUIS.

J'ai protégé l'innocence, j'ai défendu la cause de l'humanité, j'ai fait mon devoir, et je suis récompensé... Sortons, sortons de ces funestes lieux.

M. DE FRANCHEVILLE.

Venez, mes amis, courons tous aux pieds des autels, remercier le Dieu qui nous a réunis, ce Dieu de bonté qui permet que l'on épure enfin son culte des abus honteux qui le dégradoient; ce Dieu qui, pour mieux signaler sa justice, permet quelquefois aux méchans le triomphe d'un jour, mais qui ne souffre pas que nous confondions, dans nos jugemens sévères, l'homme de bien, modèle des vertus, objet de nos respects et l'honneur de la religion, avec le scélérat qui la trahit, mais sans jamais l'avilir.

FIN.